

PARTIE THEORIQUE

X Leçon — La Versification.

II. — DISPOSITION DES VERS.

(suite)

Les Stances.

1. Il nous reste à étudier les **règles particulières** qui concernent les stances de nombre impair.

I. — Le Tercet.

2. Comme le distique, le **tercet** n'est qu'un diminutif de la stance. Il date du XVI siècle et est né en Italie.

Il est formé de *deux vers* qui riment ensemble et d'*un vers isolé* qui trouve une rime correspondante dans le tercet suivant. Selon que ce vers, à rime isolée, est au commencement, au milieu, à la fin du tercet, la forme des tercets peut rimer par la différente disposition des rimes ; aussi a-t-on compté, pour le tercet, jusqu'à *treize* combinaisons possibles.

La seule qui soit, chez nous, en usage est la suivante : — Les vers isolé occupe le milieu de chaque tercet ; sa rime correspond aux deux rimes pareilles du tercet qui suit, c'est-à-dire à la rime du premier et du troisième vers. Dans chaque tercet, qui contribue à former ainsi une chaîne élégante et légère, il surgit invariablement un nouveau vers isolé qui commande les deux rimes du tercet suivant : toute la pièce se déroule sur ce plan, — et un vers final s'ajoute au dernier tercet pour appairer la rime du vers isolé.

L'alexandrin s'emploie de préférence.

3. Briseux et Th. Gauthier ont tiré ce petit poème de son obscurité et lui ont rendu la vie en lui donnant de l'éclat.

Ex.:—Comme un vase d'albâtre où l'on cache un flambeau,

Mettez l'idée au fond de la forme sculptée,

Et d'une lampe ardente éclairez le tombeau.

Que votre douce voix, de Dieu même écoutée,

Au milieu du combat jetant des mots de paix,

Fasse tomber les flots de la foule irritée.

Que votre poésie, aux vers calmes et frais,
Sois pour les cœurs souffrants comme les cours d'eau vive
Où vont boire les cerfs dans l'ombre des forêts.

Faites de la musique avec la voix plaintive
De la création et de l'humanité.
De l'homme dans la ville et du flot sur la rive.

Puis, comme un beau symbole, un grand peintre vanté
Vous représentera dans une immense toile,
Sur un char triomphal par un peuple escorté :

Et vous aurez au front la couronne et l'étoile.

TH. GAUTIER, *Triumph. de Pétr.*

4. Il faut noter ceci : dans la langue courante de la versification française, le mot **tercet** désigne aussi une réunion de trois vers, où deux riment ensemble — comme nous l'avons dit — et le troisième trouve la rime dans la suite correspondante du développement poétique. Ces tercets ne sont que des fragments de strophes.

II. — Le Quintain.

5. Le nom de **quintain** ou **quintil** — donné à la strophe de *cinq vers*, a paru trop savant, et l'usage ne l'a pas adopté.

Les cinq vers de cette stance sont sur deux rimes, dont l'une est double et l'autre triple. L'une et l'autre peuvent être indifféremment masculines ou féminines. Nécessairement, ces rimes sont croisées ; si la rime double et la rime triple se suivaient sans croisement, ce seraient des rimes plates ; ce qui est contraire à la nature même de la stance.

Le quintain admet, aussi bien que le quatrain, les vers de toute mesure, mais il préfère la forme de vers égaux. On y rencontre le plus souvent l'alexandrin et les vers de huit, de sept, de six, de cinq syllabes.

Le mode de croisement des rimes est facultatif.

Ex. :—Le vainqueur de la course agile
Recevra deux trépieds divins,
Et la coupe, agreste et fragile,
Dont Bacchus a touché l'argile,
Lorsqu'il goûta les premiers vins.

V. HUGO, *Odes*. IV, 10.

L'on peut lire un bel exemple — page 222 — dans les vers que M. TH. BOTREL adresse à M. LOUBET.

III. — La strophe de sept vers.

6. Cette strophe, sans être rare, est beaucoup moins usitée que les strophes de six, huit, dix vers.

La raison en est que les stances de nombre impair—comme les vers—n'ont pas le tour aisé, le rythme sûr et pondéré des strophes dont les mètres sont en nombre pair.

7. La strophe de sept vers se compose d'un *tercet* et d'un *quatrain* — ou réciproquement — qu'un léger repos, marqué par le sens, sépare quelquefois. Le vers du tercet, dont la rime est isolée, trouve une rime correspondante dans les vers du quatrain.

Sauf de rares exceptions, la strophe se développe sur trois rimes différentes : deux de ces rimes forment chacune un couple ; la troisième rime est triple.

Une particularité est à signaler. Trois rimes de même nature peuvent se suivre sans être croisées par d'autres : ce qui est interdit dans les stances précédentes.

Voici deux exemples des combinaisons principales — en ce qui regarde la mesure des vers — et le croisement des rimes.

Ex. I.—Homme, une femme fut ta mère.

Elle a pleuré sur ton berceau ;
Souffre donc ! Ta vie éphémère
Brille et tremble, ainsi qu'un flambeau.
Dieu, ton maître, a d'un signe austère
Tracé ton chemin sur la terre
Et marqué ta place au tombeau.

V. HUGO, *Odes*, IV, 2.

Ex. II.—Les Matelots

Sur l'eau bleue et profonde
Nous allons voyageant,
Environnant le monde
D'un sillage d'argent,
Des fles de la Sonde,
De l'Inde au ciel brûlé
Jusqu'au au pôle gelé.

TH. GAUTIER.

IV.—La strophe de neuf vers.

7. Elle se compose d'un *quatrain* et d'un *quintain* — ou réciproquement — ou bien encore de *trois tercets*.

De là, plusieurs formes distinctes, qui sont en outre diversifiées par la disposition des rimes et par la mesure différente des vers.

En général, la strophe de neuf vers — d'un usage assez rare — contient quatre rimes dont l'une est triple ; quelquefois ce nombre se réduit à trois rimes. La forme la plus ordinaire est la réunion d'un quatrain à rimes croisées et d'un quintain où la rime triple est mêlée à une rime double, de nature différente.

Ex. I.—J'ignorais la trame invisible
 De leurs pernicieux forfaits;
 Je vivais tranquille et paisible
 Chez les ennemis de la paix:
 Et lorsque exempt d'inquiétude
 Je faisais mon unique étude
 De ce qui pouvait les flatter,
 Leur détestable ingratitude
 S'armait pour me persécuter.

J. B. ROUSSEAU.

Ex. II.—Sais-tu ce qu'en te voyant
 L'indigent dit, quand tu passes?
 —"Voici le front plein de grâces
 Qui sourit au suppliant!
 Notre infortune le touche.
 Elle incline à notre bouche
 Un visage radieux;
 Et les mots mélodieux
 Sortent charmants de sa bouche.

V. HUGO, *Chants du Crép.*, 36.

Racine — dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* — a eu recours assez souvent aux strophes impairs, à celle de *trois, cinq, sept et neuf vers*. Il en a varié la mesure à dessein.

Nous n'en citerons qu'une strophe :

Quel carnage de toutes parts!
 On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
 Et la sœur, et le frère
 Et la fille, et la mère.
 Le fils dans les bras de son père!
 Que de corps entassés! que de membres épars,
 Privés de sépulture!
 Grand Dieu! tes saints sont la pâture
 Des tigres et des léopards.

L'on peut aussi composer la strophe entière de rimes croisées dans un ordre régulier. Quand elle est formée de trois tercets, cette disposition exige l'emploi de rythmes courts et rapides :

Se peut-il qu'on fuie
 Sous l'horrible pluie?
 Tout périt, hélas!
 Le feu qui foudroie
 Bat les ponts qu'il broie
 Crève les toits plats,
 Roule, tombe et brise
 Sur la dalle grise
 Les rouges éclats.

V. HUGO, *Orient. : le feu du ciel*.

Remarque. — Nous arrêtons ici nos conseils sur la *versification*.

Il y aurait matière à développement; mais nous croyons avoir mis l'essentiel et le suffisant sous les yeux des élèves. Quant aux professeurs, ils peuvent s'approvisionner, selon leurs désirs, auprès des auteurs spéciaux, qui ne manquent point.

GENRES SECONDAIRES (*suite*).

La Poésie lyrique.

I. — Sentiment religieux.

1. Si la forme est faite en vue d'être **chantée**, le sentiment peut être religieux ou profane — ou indifféremment l'un et l'autre.

Lorsque le poète veut exprimer un sentiment religieux — et qu'il le traduise en *langue latine*:

ou bien le chant est cadencé, mesuré: c'est l'**Hymne**, laquelle chante Dieu et ses perfections, la religion et ses mystères, la Vierge Marie, les saints et leurs triomphes. Le dessein est de nous porter à les admirer, à les louer, à les aimer, à les imiter. L'on peut citer comme exemple le *Veni Creator*, le *Pange lingua*...

ou bien le langage est non mesuré: c'est la **Prose** ou **Séquence**, laquelle chante d'ordinaire le mystère du jour de la fête. On conçoit qu'elle renferme moins de poésie que l'hymne, moins de véhémence, de feu, d'enthousiasme dans la marche, moins d'élévation, d'énergie dans les sentiments, moins de force, de mouvement dans le style. Telles sont les proses: *Dies iræ*, *Lauda Sion*, *Victimæ paschali*, *Veni Sancte Spiritus*...

ou bien le chant n'est pas cadencé, mais une simple psalmodie: c'est le *Psaume* et le *Cantique* qui exaltent Dieu, ses œuvres, ses perfections, ses bienfaits...

2. Quand le poète veut exprimer le sentiment religieux en *langue vulgaire*: c'est le *Cantique*. Le but du cantique est d'inspirer, de nourrir, d'accroître les sentiments de foi et de piété.

Le fond en est très varié; toutefois, il est en général moins élevé, moins énergique que dans l'ode sacrée, tenant en quelque sorte le milieu entre elle et l'ode gracieuse.

II. — Sentiment profane.

3. L'expression poétique d'un sentiment profane donne lieu à la **chanson** — petit poème lyrique destiné à traduire des sujets familiers, amusants, tendres, badins, les jeux, les plaisirs, les rires, les festins...

La chanson peut avoir pour fin d'exalter des personnes ou des choses : c'est ce qui amène la division ou la classification qui suit :

a) Exalte-t-elle des " personnes " ? — Si c'est tout un peuple ; c'est le **chant national**, qui célèbre les exploits et la gloire de la patrie entière. — Une variété est la **chanson patriotique**.

Par ce chant, connu de tous, même des étrangers, l'amour de la patrie se fortifie, l'union et la concorde entre les citoyens se ravivent et se cimentent, les guerriers s'inspirent dans les combats, bref, le patriotisme s'alimente et se consolide. Il n'est point de peuple qui n'ait le sien.

b) Exalte-t-il des " individualités " ? — Si c'est à l'occasion d'un mariage, la chanson prend le nom d'**épithalame**, qui comprend deux parties essentielles : la première contient les louanges en l'honneur des époux ; la deuxième les vœux faits en leur faveur. Ordinairement, on y intercale un ou deux vers, en forme de refrain...

Si c'est à l'occasion d'une circonstance glorieuse, c'est la **chanson héroïque**, laquelle célèbre un héros, ses hauts faits d'armes, ses victoires ; parfois aussi elle déplore ses malheurs. — Il en existe une multitude sur **Napoléon I.**

c) Exalte-t-elle des " choses " ? — pour être *utile*, c'est la **chanson morale**, qui par ses chants inspire l'amour du devoir, de la vertu, ou l'aversion pour le vice ; elle célèbre les actes de courage, de charité, de dévouement... ; — pour *toucher*, c'est la **chanson élégiaque** qui exprime la tristesse, le deuil, l'affliction, comme la perte d'un ami, un malheur, une adversité... ; pour *faire plaisir*, c'est la **chanson amoureuse**, bonne quand l'amour est vrai, pur, légitime ; mauvaise et scandaleuse souvent quand il est lascif, sensuel, grossier...

d) Exalte-t-elle l'amour tendre et délicat de la nature, du sol natal, de la piété familiale... c'est la **romance**, qui a un caractère de naïveté, de naturel, de grâce, de mélancolie, d'honnêteté et de candeur.

e) Exalte-t-elle le *vin*, le *cidre*... c'est la **chanson bachique**, qui appelle l'enjouement, la gaieté ; mais trop souvent elle est dangereuse, stimule l'ivrognerie et les excès voluptueux.

Pour tous ces genres, TH. BOTREL est un modèle irréprochable.

4. La chanson peut avoir pour fin de *corriger* ; c'est la **chanson satirique** ou **vaudeville**. Par ses chants, elle stigmatise les vices, les défauts, les mauvais caractères, les mœurs irrégulières, originales, les actions répréhensibles.

Le Français, né malin, forma le vaudeville :

Agréable indiscret qui, conduit par le chant,

Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant.

La liberté française en ses vers se déploie :

Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.

BOILEAU, *Art. Poét.*, II, 181.

III.—Sentiment indifférent.

5. Si le sentiment, objet du poème lyrique, est indifféremment religieux ou profane, c'est la **Cantate**, composition qui célèbre dans ses chants une scène brillante de la nature, une circonstance de la vie humaine, un événement historique religieux ou profane, une vérité de morale, de politique, de religion.

La cantate se compose de deux parties: le *récit* et l'*air*. Le récit, qui est également chanté, précède et expose la vérité, le fait ou l'objet qui est la source des sentiments. L'air suit le récit et exprime le sentiment ou la réflexion que la connaissance de la vérité ou du fait a dû faire naître.

D'après J.-B. Rousseau, qui a été le créateur du genre en France, il ne faut jamais plus de trois récits et de trois airs dans la cantate. Cependant, cet avis n'est pas toujours suivi par les auteurs modernes, et sans préjudice pour la composition.

Chaque récit est suivi d'un air ou d'un chœur; l'air peut être composé de plusieurs couplets; quelquefois le récit est suivi tout à la fois d'un air et d'un chœur. Dans ce cas, le chœur forme une troisième partie—et sert à résumer les émotions que les récits ont causés et les airs exprimés.

Les récits doivent être courts, nobles et vifs; les airs élégants, délicats, bien placés; le chœur énergique et véhément. Le style aura plus de vigueur et d'élévation que celui des airs, qui sera plus animé, plus chaleureux, plus entraînant; celui des airs, plus encore, s'il se peut.

Les vers du récit doivent avoir une mesure différente de ceux de l'air et du chœur: jamais au-dessus de huit syllabes.

J.-B. Rousseau veut aussi que la cantate soit une allégorie exacte dont les récits constituent le corps, les solis et le chœur, l'âme et l'application.

6. Si l'objet de la cantate est religieux, tiré de l'histoire des saints, et particulièrement de la vie, de la Passion du Christ, on l'appelle **Oratorio**.

Les *Troyennes* de CAS. DELAVIGNE, la cantate de la *Charité* de Lamartine, bien qu'elles s'éloignent de la forme ordinaire, sont très belles.

Celles de l'abbé MOREAU sont superbes: comme les *Lauriers*, *Sion*, pour la *Première Communion*...

7. On nomme **Cantatille** une cantate bien plus courte, où néanmoins toutes les règles de la cantate sont observées: on pourrait l'appeler une cantate en miniature. Cependant, on peut commencer la cantatille par un air au lieu d'un récit.

* * *

HISTOIRE DE LA POÉSIE LYRIQUE.

I.—Chez les Grecs.

Les noms abondent; mais les œuvres ne sont venues jusqu'à nous que par fragments: **Archiloque**, **Tirtée**, **Alcée**, **Sapho**, **Ibicos**.

1. ANACRÉON (530), composa des hymnes, des élégies, surtout des odes badines ou des chansons sur l'amour et les plaisirs de la table. Il se distingue par la naïveté, la simplicité, l'abandon, le naturel : ses vers sont doux, harmonieux et faciles ; il est très licencieux.

2. PINDARE (522-442), de Thèbes en Béotie, est le chef des lyriques grecs. Outre des fragments d'odes, d'hymnes, de dithyrambes, nous avons de lui 45 hymnes ou chants de victoires—en l'honneur des vainqueurs couronnés aux jeux de la Grèce—jeux olympiques, isthmiques, néméens—et des divinités qui présidaient à ces fêtes publiques.

Ce qui se fait remarquer dans ces hymnes, c'est un accent élevé, des métaphores hardies, des pensées fortes, des images sublimes, une suave harmonie ; mais à force d'être court, il devient obscur parfois.

3. ESCHYLE, SOPHOCLE, EURIPIDE, dans les chœurs de leurs tragédies, s'élevèrent quelquefois à la hauteur du genre lyrique le plus beau.

II.—Chez les Latins.

1. CATULLE (87-54), dont l'œuvre comprend 116 pièces de nature et d'importance très diverses. Il a laissé des odes, des élégies, des épithalames, un grand nombre de petites pièces lyriques, d'un génie délicat et élégant. Il ouvre la voie à Horace et à Martial. Par malheur, en païen voluptueux, il est parfois grossier et même ordurier, très épigrammatique.

2. HORACE (65-8) a écrit des odes, des épodes—aux vers iambiques—des satires, des épîtres. Il est philosophe épicurien : ce qui dénote le double caractère de ses œuvres lyriques. Comme philosophe, il cherche à moraliser de son mieux ; comme épicurien, il descend jusqu'aux sens et à leurs impressions voluptueuses.

Horace vaut surtout par la forme, la façon de s'exprimer, l'art d'intéresser le lecteur à l'aide des mots nouveaux, des images fortes, concises, très expressives, d'un langage pur, élégant, plein de l'urbanité romaine. Sa versification est d'une verve et d'une harmonie rythmique de premier ordre.

Tout cet appareil lui a mérité la sympathie et l'admiration des païens de la Renaissance et de nos libres-penseurs modernes. Il y a plus de morale et de grandeur dans le seul *Sermon des béatitudes* de Jésus-Christ que dans les élucubrations du poète de Venouse : il n'empêche que Jésus-Christ—pour nos savants littérateurs—est et restera à cent mille lieues au-dessous d'Horace : on n'est pas plus habile à se fustiger et à se flageller soi-même ! C'est le monde, orgueilleux de ses apparences, bien que pourriture ou haine au fond de l'âme. L'éternelle Justice attend l'heure de la sanction finale.

3. TIBULLE (54-19) a laissé 37 petits poèmes, tous en distiques élégiaques. Il est mou, négligent, indolent, passionné, personnel surtout, presque toujours mélancolique et égoïste. Il est monotone, revenant

sans cesse sur les mêmes idées, d'une sensibilité expansive, languissante naturellement.

4. PROPERCE (49-15) a composé quatre livres—où l'élegie prend la première place, ainsi que la poésie amoureuse : ce qui le rend dangereux et malsain.

5. OVIDE (43-17), élégiaque et héroïque. Ami des précédents et de Virgile, il a écrit les *Métamorphoses*—15 livres—son chef-d'œuvre, récits brillants, pathétiques, liés avec art; les *Fastes*—6 chants—histoire des fêtes romaines; les *Tristes*—5 livres—élégies écrites en exil pour plaindre son malheur; *Héroïdes*, poésies amoureuses d'une licence éhontée.

Ovide—pour le style—vient après Virgile et Horace.

6. MARTIAL (40-104), est l'auteur d'épigrammes mordantes, mais trop souvent d'une grossièreté sans pudeur.

III.—Chez les Français.

1. MALHERBE (1555-1628), le créateur de la poésie lyrique en France. Il a la grâce, la douceur, l'harmonie, la simplicité noble, la versification régulière. Le fond ne vaut point la forme : tous deux sont démodés et presque tombés dans l'oubli : les odes sont sans chaleur et sans mouvement, élaborées avec une patience héroïque.

Toute sa gloire a été de préparer le XVIIe siècle—pour le style.

2. Qu'il suffise de mentionner les noms de RÉGNIER, DUBELLAY, VAUQUELIN, DESPORTES, RACAN, THÉOPHILE VIAU et SANTEUIL.

3. On sait que CORNEILLE—dans les stances, RACINE dans les chœurs, ont essayé avec succès le genre lyrique.

4. Le XVIIIe siècle ne compte que quelques noms d'auteurs qu'on ne lit plus : J. B. ROUSSEAU (1671-1741), LAMOTTE (1672-1731), LEFRANC de Pampignon (1709-84), LEBRUN (1729-1807), MILLEVOYE (1732-1820), MALFILATRE (1735-67), TRÉNEUIL (1763-1808.)

5. En ce qui regarde CAS. DELAVIGNE, ALF. DE VIGNY, LAMARTINE, V. HUGO, REBOUL, BÉRANGER, TURQUÉTY et d'autres, nous nous réservons de les étudier plus tard, avec plus d'ampleur et de détails précis.

6. Il en sera de même des poètes lyriques Canadiens.

PARTIE PRATIQUE.

No. 1.

NOTIONS FONDAMENTALES.

pour servir : — à l'étude des auteurs, — à la correction des devoirs, — à l'art de la composition, et à l'enseignement littéraire.

II.—Phraséologie. (suite.)

1. En pratique, beaucoup de personnes qui écrivent et qui se voient dans la nécessité de le faire, paraissent ignorer que—au point de vue littéraire—“ la perfection du langage reste la condition indispensable de la valeur d'une composition de courte ou de longue haleine.” Tout essai, tout article, toute œuvre mal écrit est synonyme de nullité. Donnons un exemple.

Voici comment s'exprime un journal de Montréal dans un compte-rendu d'une joute de *football*.

Par leur victoire de samedi sur les joueurs du collège, les Montréal s'ils ne leur arrivent pas malheur (*sic*), s'assurent pratiquement du championnat de la Q. R. F. U.

S'ils le gagnent ce championnat ils l'auront grandement méritée (*sic*), car les luttes qu'ils ont soutenues ont été vraiment remarquables.

Celle de samedi notamment, fut un spectacle magnifique à cause de la contestation acharnée que leur firent les collégiens. Durant trois heures près les deux équipes restèrent en présence l'une de l'autre battant ferme pour la conquête de la victoire qui fut douteuse jusqu'aux derniers moments.

Ce passage—et la continuation—vous plaît-il, comme style? Si vous répondez *oui*, tirons l'échelle; si *non*, dites *en quoi* et *pourquoi*. Nous adoptons ce *non*, et nous en donnerons les motifs.

Cette composition est sans style—parce que l'auteur ignore le sens des mots, leur association, leur valeur, leur groupement en phrase;—parce qu'il écrit avec des alliances de mots qui sont de la langue familière et courante;—parce qu'il ne respecte pas la syntaxe grammaticale;—parce qu'il amène les mêmes tours et les mêmes clichés. . . ; il ignore l'art évidemment et il n'a pas l'air de s'en plaindre ni peut-être de s'en douter.

Aussi bien, il est permis de le plaindre, car si sa muse ne lui inspire jamais qu'un tel fatras, il risque de se croire écrivain, une heure avant . . .

de trépasser!... Ce n'est pas sa faute après tout, et j'estime qu'il compose de son mieux: nous lui octroyons le bénéfice de la bonne volonté.

Alors, comment faire et quels conseils adopter d'une façon nette et suivie, pour améliorer son style. Voilà le dixième mois que nous épiloguons sur la question.

B.—Propositions subordonnées.

2. Nous avons dit—et nous aimons à le répéter: *Sachez d'abord écrire une proposition principale ou indépendante.*

Comment apprendre cette leçon? Regardez les auteurs que vous lisez, et vous en aurez le secret.

Ex.: 1. Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. — Napoléon 1er était inconsolable de la perte de son trône.

2. Ils se mirent à rire, je me mis à pleurer. — Eux de rire, moi de pleurer.

3. Que tout soit prêt pour mon retour. — Que toute âme chrétienne soit prête pour l'éternité.

4. Son courage épuisé succombe; son sang se glace de frayer; à peine il ose respirer. — Sa gloire éclipsée disparaît; son cœur se flétrit d'ennui; à peine il songe à l'espérance.

3. Voilà du style simple, coupé, clair et naturel. Il faut songer à mieux, en vue de la variété, de l'agrément, du développement plus artistique.

I.—Propositions relatives—subordonnées à la principale.

Elles commencent par *qui, que, dont, lequel* ... *où, d'où*, et s'ajoutent à un nom, à un pronom, pour

a) le "déterminer": *déterminatives*.

Ex.:—L'enfant — qui attriste sa mère — est un ingrat.

Le prêtre — qui offre la victime sainte — apaise le ciel et soulage les âmes des défunts. — Tel — qui rit vendredi — dimanche pleurera.

Les œuvres — de Dieu — sont magnifiques et racontent sa gloire.

Les œuvres — que Dieu a faites — sont admirables...

b) "expliquer": *explicatives*.

Ex.:—L'enfant — qui avait aperçu sa mère — courut se jeter dans ses bras. — L'enfant — à la vue de sa mère, ayant aperçu sa mère — alla au-devant d'elle.

Les enfants n'ont ni passé ni avenir, et — ce qui ne nous arrive guère — ils jouissent du présent. LA BRUY.

Alexandre, — vainqueur de tant de peuples — qui avait vaincu... — fut vaincu par la colère.

Cette noble existence — que nous venons célébrer et qui fut trop tôt ravie à nos vœux — mérite le respect et défie l'insulte. DUPANLOUP.

c) Elles peuvent aussi être: *indéfinies*.

Ex.:—*Qui que* tu sois, je ne te crains nullement.

Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu.

L'on voit déjà que la phrase gagne en variété et en harmonie, grâce à un procédé grammatical bien simple et très commode.

II.—Propositions complétives — *subordonnées à la principale*.

Elles peuvent servir à la principale: a) de *sujet* et b) de *complément* direct ou indirect.

a) Celles qui servent de *sujet* commencent par *que*, et se joignent souvent à une expression impersonnelle: *il est utile, ... faux, il importe, il convient, il s'ensuit...*

Ex.:—Il est bon — que nous soyons parfois éprouvés.

Il est étonnant — qu'avec tant d'orgueil nous négligions de reconnaître le mérite des autres.

Plaise à Dieu — que la grêle nous épargne!

c) Celles qui servent de *complément indirect* commencent par *que*, d'ordinaire, et s'unissent à un verbe actif: *je dis, je crois, je sais...*

Ex.:—Je crois — que Dieu est mon Père des cieux.

Fasse le ciel — que nos maux soient finis!

Les Lacédémoniens croyaient — que Xerxès était encore loin des Thermopyles.

e) Celles qui servent de *complément indirect* commencent par *que*, à *ce que*, *de ce que*, et s'allient à un verbe neutre.

Ex.:—Veillez — à ce que tout soit prêt et se fasse à temps.

Je suis persuadé — que l'âme est immortelle et — qu'une sanction l'attend dans la vie future.

Je bénis Dieu — de ce qu'il vous fait sentir vos défauts.

d) Quand la proposition principale et la complétive ont le même sujet, celle-ci se réduit souvent à un infinitif.

Ex.:—Je crois — le connaître = que je le connais.

J'espère — voir votre frère demain. — Je m'imagine souvent — rêver à notre amitié perdue.

De même, on rencontre souvent les **propositions infinitives** avec un sujet spécial—au lieu de *que*.

Ex.:—Un prêtre devenir pape, c'est invraisemblable.

Je l'ai entendu — prononcer ce mot.

e) Enfin beaucoup de propositions complétives — complément direct

ou indirect — commencent par : *qui, quel, où, comment, pourquoi, si, combien.*

On les nomme **propositions interrogatives indirectes.**

Ex.:—Je ne sais — qui a dit cela. — Dites-moi — quand vous viendrez. — Dis-moi — si mon père est malade.

Je ne sais — s'il est permis de juger les hommes par une faute qui est unique. LA BRUYERE.

III.—**Propositions circonstancielles: subordonnées à la principale.**

1. Les propositions **inales** expriment la fin, le but d'une action, et commencent par : *afin que, pour que, de peur que, parfois que.*

Ex.:—Mettez le vin à la cave — pour qu'il soit plus frais.

Descends. — que je t'embrasse, dit le renard.

2. Les **consécutives** expriment la conséquence, le résultat d'une action, et s'indiquent par : *en sorte que, si bien que, au point que, de façon que, que* (précédé de *tellement, si, tant, tel*) ; par *assez ... pour que, trop ... pour que.*

Ex.:—Faites les choses — de manière que chacun soit satisfait.

Elle se trouva — tellement changée qu'elle avait peine à le croire. — Il est — trop fier pour que je lui parle.

3. Les **causales** expriment la cause d'une action, et commencent par : *parce que, puisque, attendu que, dès lors que, comme, non que, sous prétexte que, que.*

Ex.:—Puisqu'on plaide, il faut des avocats.

Les grands nous font honneur — dès lors qu'ils nous font grâce. — Comme l'heure est avancée, ne l'attendez pas. — Qu'avez-vous donc — que vous ne mangez point ?

4. Les **conditionnelles** expriment une condition ou une supposition. Notez bien les mots qui les commencent :

a) *Si, que si, à condition que, pourvu que, pour peu que* ; b) *Si ce n'est que, sinon que, à moins que, excepté que, sauf que ...* c) *Soit que, supposé que, que — ou que et comme si.*

Les exemples sont faciles à reconnaître ; il suffira de remarquer que si peut s'omettre.

Ex.:—Lui tient-on tête, il reste tout confus.

De plus une proposition *impérative* peut être conditionnelle par le sens.

Ex.:—Viens encore un procès, et je suis achevé. CORNEILLE.

Que l'on dise oui, il dit aussitôt non.

Laissez-leur prendre un pied chez vous, ils en auront bientôt pris quatre. LA FONTAINE.

5. Les **concessives** expriment une concession, une restriction, la raison qui fait agir ou omettre, et commencent par :

a) *quoique, bien que, encore que*, quand la concession vise un fait réel ;

b) *même si, quand même, quand, lors même que*, quand elle porte sur un fait supposé.

c) *quelque ... que, si ... que, pour ... que, tout ... que*, quand elle concerne une manière d'être.

Ex. : — Bien que l'on m'ait invité, je n'irai point.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes.

Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre.

Notez bien que l'on peut supprimer la conjonction :

Ex. : — Oui — fussiez-vous malade — il faudrait vous y rendre.

6. Les **comparatives** expriment une comparaison, soit de :

a) ressemblance : *comme, de même que, ainsi que* ;

b) proportion : *selon que, à mesure que* ;

c) inégalité : *outré que, plus—moins que, d'autant plus que* ;

d) égalité : *autant que, aussi ... que, tant ... si ... tel que*.

Les exemples sont faciles ; de plus, *autant, tel d'autant plus* suivis de *que* = autant ... autant, tel ... tel, plus ... plus.

7. Les **temporelles** expriment une circonstance de temps, et commencent par :

a) *quand, lorsque, comme, aussitôt et dès que, à l'époque où* ;

b) *après .. avant .. depuis .. pendant .. durant .. tandis .. tant .. aussi longtemps .. chaque fois .. une fois que* ;

c) *jusqu'à ce que, que*.

Ex. : — Comme il allait frapper, on l'arrêta. — Nous ne fûmes pas plutôt sortis — que la maison s'écroula.

8. Les **adversatives** expriment l'opposition, à l'aide de : *au lieu ... loin ... tandis que*.

Ex. : — Loin qu'il m'en sache gré, j'ai de lui tout à craindre. — Tout prospère aux âmes innocentes, — tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.

9. Certaines propositions **circonstancielles** expriment l'insistance — *outré que, sans compter que* — ou l'omission : *sans que*.

Ex. : — Jamais je ne prie — sans que mon cœur s'apaise.

La paresse, — outre qu'on en doit rougir, est une source de mécomptes.

Remarque. — Voilà certes des ressources et des procédés qui permettent aux élèves de varier et d'agrémenter leur style — outre que le texte des leçons, ainsi analysé, devient plus attrayant et plus aisé à retenir de mémoire.

Et ce n'est pas tout encore : la phrase peut être enrichie de nouveaux moyens de variété et d'attraits.

C.—Propositions incidentes et participes.

I.—Une **incidente** s'intercale dans une autre proposition, sans être liée à aucun des mots qui la compose.

Ex.:—Voyez — dit-il — où l'a mis sa sottise.

Je suis un âne — il est vrai — ; j'en conviens, je l'avoue.

Il partira — je crois — demain matin. — Il est parti, — ce me semble. — Vous n'êtes pas son ami, — que je sache.

II.—Les **elliptiques**, qui ressemblent aux précédentes, sont celles où un ou plusieurs termes sont supprimés, — tandis que le **pléonasm**e ajoute pour renforcer des mots qui font double emploi avec d'autres.

Ex.:—Heureux — qui peut vaincre ses passions. — Fi (je fais fi) du plaisir que la crainte peut corrompre. — Autant d'hommes, autant d'avis. — Pourquoi l'assassiner.

Que m'a fait — à moi — cette Troie où je cours. — Cet homme — le — connaissez-vous?

III.—Le **participe** — présent ou passé — qui se rapporte au sujet, en est le complément — et équivaut ou à une proposition relative, ou à une circonstancielle.

Ex.:—Un zéro — placé à gauche d'un chiffre — est sans valeur.

Nos soldats — accablés par la chaleur — s'étaient endormis.

Pouvant être empereur, il dédaigna de régner.

N'ayant pu fuir, il fut fait prisonnier.

Le participe peut être *gérondif* ou *absolu*, selon les cas ; en voici deux exemples :

Les yeux — en le voyant — saisissent mieux la chose.

Dieu aidant... — Quelque diable aussi me poussant...

D.—Inversion et Gallicismes.

Enfin, si l'on prête attention à ces deux derniers procédés, l'on aura dans la main un ensemble de moyens capables de parfaire le style phraséologique et de donner l'intelligence des auteurs.

1.—L'**inversion** consiste à déplacer l'ordre habituel des mots pour donner plus de naturel, de vivacité, de relief, d'harmonie à la phrase.

Ex.:—Restait cette redoutable infanterie espagnole. BOSSUET.

Que j'aie commis cette indécatesse, je le nie. — Des compliments de ce genre, je n'en ai pas besoin.

Dieu aidant... — Quelque diable aussi me poussant...

Sire loup l'eût fait volontiers.

II.—Quant aux **gallicismes**, il y aurait lieu de les expliquer isolément et à mesure qu'ils se présentent.

1. *Si j'ai tardé à vous écrire, c'est que j'étais malade.*
2. *Les arbres parlent peu, si ce n'est dans mon livre.*
3. *Ce que je crois, c'est que nous sommes vainqueurs.*
4. *Il y a je ne sais quoi de gauche dans sa personne.*
5. *L'on dirait d'un fou; il l'a échappé belle.*

* * *

Notre causerie est déjà longue, et il reste encore beaucoup à énoncer, surtout en ce qui se rapporte aux *exercices pratiques*.

Dès janvier 1905, nous en viendrons à l'application de ces conseils, en ayant soin de les compléter par d'autres qui nous entraîneraient au-delà des limites.

Contentons-nous de faire appel au **calque**, à la **transposition**, au **pastiche**, tous procédés d'imitation (voir janvier de la *Revue* 1902).

Reprenons le texte de tout à l'heure, comme essai phraséologique :

La victoire des Montréalais à Ottawa leur assure pratiquement le championnat de 1904. Il se pourrait toutefois que la fortune cesse de leur sourire et leur ménage de décevantes surprises.

Ce championnat, s'ils le peuvent remporter, accusera leur mérite incontestable: jusqu'ici que de luttes opiniâtres soutenues avec honneur et succès!

Parmi ces combats, celui de samedi a présenté un intérêt très vif et un magnifique spectacle, en raison même de la résistance si tenace des Collégiens. Durant près de trois heures, les rivaux ont bataillé ferme, si ferme que la victoire, qui semblait d'abord assurée aux joueurs d'Ottawa, flotta hésitante et indécise jusqu'aux dernières minutes...

Il serait assurément facile de varier ce thème et de le présenter sous vingt aspects différents.

Encore une fois, la nécessité des exercices phraséologiques nous amènera bientôt à la formation et à l'assouplissement du style: mais nous montrerons que ces exercices sont dépendants du *vocabulaire*, de la pensée et du sentiment, de l'invention et du plan.

Il faut prêter attention aux auteurs, aux meilleurs évidemment, à Châteaubriand, à La Bruyère, à Louis Veuillot, et chercher à les imiter. Regardez bien des phrases comme celles-ci.

1. L'aristocratie a trois âges successifs: l'âge des supériorités, l'âge des privilèges, l'âge des vanités; sortie du premier, elle dégénère dans le second et s'éteint dans le dernier. CHATEAUBRIAND.

Voilà un *parallélisme* à noter, à copier par imitation — avec l'aide de l'*analyse logique* que nous avons donné.—Encore un autre exemple:

2. Notre principal désennui (à ma sœur et à moi) consistait à nous promener côte à côte, au *printemps* sur un tapis de primevères, en *automne* sur un lit de feuilles séchées, en *hiver* sur une nappe de neige que brodait la trace des *oiseaux*, des *écureuils*, des *hermines*.

Jeunes comme les primevères, *tristes* comme la feuille séchée, *purs* comme la neige nouvelle, il y avait harmonie entre nos récréations et nous. CHATEAUBRIAND.

Si vous lisez cela pour le lire, n'espérez jamais apprendre l'art d'écrire; lisez pour apprendre cet art en imitant les autres.—Voulez vous quelque chose de plus ample? Voyez le balancement de la phrase suivante en séries équilibrées de substantifs, d'adjectifs, d'épithètes ou d'incidentes.

LOUIS VEUILLOT écrit de l'Eglise: *Rome et Lorette*, chap. 17:

Aux esprits entravés de doutes	<i>elle promet</i> des certitudes et des miracles;
aux cœurs troublés	la paix;
aux cœurs vides	l'amour;
à l'intelligence déroutée	une règle;
à ces victimes de leurs passions	une loi qui les dominera;
désespérées de ne pouvoir les vaincre	
à ces âmes honnêtes mais faibles,	une eau régénératrice, sous les
<i>qui se sont souillées et qui gémissent</i>	inépuisables flots <i>de laquelle</i>
de leurs souillures	reparaîtra la blancheur de leur pureté;
<i>elle promet.</i> la joie	aux malheureux,
la rédemption	aux captifs,
le pardon	aux coupables;
	à tous,
	aux plus engouffrés dans les ténèbres,
	aux plus enfoncés dans l'abîme
	des douleurs
	<i>elle promet</i> de les assouvir d'espérance et
	de lumière;
	<i>et tout ce qu'elle promet</i>
des millions et des millions d'hommes,—aujourd'hui comme dans les	
siècles passés—élèvent la voix pour affirmer	
qu'elle le donne pleinement,	
qu'ils le savent bien,	
qu'ils le savent pour l'avoir reçu d'elle et conservé par ses soins.	

EXPLICATIONS D'AUTEURS.

A.—FÉNELON.

(Suite.)

II.—Projet de Grammaire.

Il serait à désirer, ce me semble, qu'on joignît au dictionnaire une grammaire française: elle soulagerait beaucoup les *étrangers*, que nos phrases irrégulières embarrassent souvent. L'habitude de parler notre langue nous empêche de sentir ce qui cause leur embarras.

La plupart même des *Français* auraient quelquefois besoin de consulter cette règle: ils n'ont appris leur langue que par le seul usage, et l'usage a quelques défauts en tous lieux. Chaque province a les siens: Paris n'en est pas exempt. La cour même se ressent un peu du langage de Paris, où les enfants de la plus haute condition sont d'ordinaire élevés. Les personnes les plus polies ont de la peine à se corriger sur certaines façons de parler qu'elles ont prises, pendant leur enfance, en Gascogne, en Normandie, ou à Paris, par le commerce des domestiques.

Les Grecs et les Romains ne se contentaient pas d'avoir appris leur langue naturelle par le simple usage; ils l'étudiaient encore dans un âge mûr par la lecture des grammairiens, pour remarquer les règles, les exceptions, les étymologies, les sens figurés, l'artifice de toute la langue et ses variations.

Un savant grammairien court risque de composer une grammaire trop curieuse et trop remplie de préceptes. Il me semble qu'il faut se borner à une méthode courte et facile. Ne donnez d'abord que les règles les plus générales; les exceptions viendront peu à peu. Le grand point est de mettre une personne, le plus tôt qu'on peut, dans l'application sensible des règles par un fréquent usage: ensuite cette personne prend plaisir à remarquer le détail des règles qu'elle a suivies d'abord sans y prendre garde.

Cette grammaire ne pourrait pas fixer une langue vivante; mais elle diminuerait peut-être les changements capricieux par lesquels la mode règne sur les termes comme sur les habits. Ces changements, de pure fantaisie, peuvent embrouiller et altérer la langue, au lieu de la perfectionner.

Analyse et explication.

I. — Plan du morceau.

A. — Une grammaire par l'Académie serait utile

- | | |
|---|------------------|
| { | 1. aux étrangers |
| | 2. aux Français |
| | 3. à la langue |

1. Aux *étrangers*. " que nos phrases irrégulières embarrassent souvent: "

2. Aux Français, " qui apprennent la langue par l'usage, dont elle corrigerait les défauts; "

3. A la langue, " dont elle diminuerait les changements capricieux."

B. — Une grammaire par l'Académie
 aurait pour qualités

{	1. d'être courte et facile
	2. d'être générale et pratique
	3. d'être apte à diminuer les changements.

C. — Exemple des Anciens: Grecs et Romains.

§ I.—1. " Il serait à désirer, ce me semole ". Les nuances du ton abondent dans cette *Lettre*. Aux élèves à les remarquer et à les noter. Cet impersonnel, et ce gallicisme laissent entendre finement l'idée qui va être proposée.

" qu'on " pron. indéf., qui permet de varier, de deviner; il est bien plus élégant que nous, ou d'autres mots — " soulagerait ", alléger q. qu'un d'une partie de son fardeau; ici, au figuré: d'une partie de sa souffrance physique ou morale. Ex.:

A raconter ses maux, souvent on les soulage. CORN., *Pol.* I, 3.

" phrases irrégulières " c.-à-d. les tours de syntaxe française, les diverses sortes de propositions subordonnées, et surtout les gallicismes, — " embarrassent ", gênent l'intelligence pour les comprendre: le mot est pris par analogie.

N. B.—L'Académie n'a exécuté aucun des projets suggérés dans la *Lettre*.—excepté le dictionnaire, et l'on n'a publié que vers 1870, une *grammaire de l'Académie*.

2. " L'habitude de parler ": le langage usuel de la conversation qui s'apprend peu à peu dès l'enfance;—" empêche " met obstacle :—" sentir ", discerner, connaître q. q. ch. par l'impression qu'on en reçoit: mot pris par extension.

Fénelon aurait pu supprimer " ce qui cause ", et garder seulement le mot qui suit: " sentir leur embarras ". C'est une trace du latin dans sa langue.

§ II.—1. " La plupart " nom collectif;—" même " adv.;—" consulter cette règle ", c.-à-d. de recourir à la grammaire. De vrai, la grammaire, surtout celle qui traite de l'histoire et de l'origine de la langue, demande une sérieuse étude, car elle aplanit bien des difficultés et dissipe les doutes.

" l'usage ": au XVII^e siècle, les grammaires ne pullulaient point comme de nos jours et les écoles ne les apprenaient guère au peuple: on s'en rapportait à la langue courante, à " l'usage ", arbitre des langues parce qu'il en est la source ou la cause.

En raison des distances, des climats, du peu de communication entre provinces, cet usage était " défectueux ". Fénelon développe cette idée par une gradation descendante: " en tous lieux...chaque province... Paris ... la cour ... les personnes les plus polies ... les domestiques".

—On voit de quelle façon se greffent les idées secondaires sur une principale, grâce à l'observation, à l'analyse.

2, 3, 4. Toutes ces phrases sont claires, faciles, coulantes, naturelles; le style de Fénelon est le miroir de son âme.

"se corriger sur" est rare; c'est *de* qui est établi par l'usage commun; — "le commerce des domestiques": ce mot est excellent, même aujourd'hui; il désigne les relations de société, d'affection, d'amitié; et ne s'applique pas exclusivement aux relations d'échanges de marchandises.

§ III.—Tout le monde sait que la Renaissance avait amené un universel engouement pour les anciens, "Grecs et Romains".—Aussi Fénelon est un de leurs admirateurs outrés et enthousiastes: il relève des anciens par son style hellénique et ses emprunts latins, par son goût de la simple nature...

L'exemple des anciens est confirmé par l'histoire littéraire: cependant il nous reste peu de documents, excepté ceux de L. Stilo, de César et de Quintilien. Ces exceptions, Fénelon aurait pu et dû leur opposer les études de Vaugelas et de bien d'autres contemporains; mais il est aveuglé par un parti pris.

"les règles... ses variations": voilà bien un projet digne de l'Académie; c'est le thème d'une grammaire historique: est-ce que Fénelon use d'une insinuation indirecte pour donner son avis? C'est "un artifice de sa langue."

§ IV.—"Un savant...": il faut bien que la science grammaticale soit une garantie, sinon à quoi bon conseiller un projet de grammaire académique?

Ici Fénelon paraît se moquer aimablement. Ainsi: il veut une grammaire;—il la veut "courte et facile", donnant "les règles générales,—mettant une personne, le plus tôt qu'on peut, dans l'application sensible des règles par un fréquent usage"—"les exceptions et les détails viendront après"—mais ce procédé regarde l'enseignement—et non la teneur de la grammaire elle-même.

§ V.—Ce paragraphe paraît juste: car la grammaire sert à "diminuer les changements capricieux" du public; elle sert aussi, à n'en pas douter, à "perfectionner une langue".

—En résumé, le texte est ingénieusement tissé, et il sera utile de calquer les phrases de ce morceau. Fénelon écrit toujours avec aisance et avec naturel, avec une série de nuances qui n'a peut-être que l'inconvénient de l'indécision.

B.—CHATEAUBRIAND.

Les Capucins.

Qui de nous n'a vu un couple de ces hommes vénérables, voyageant dans les campagnes, ordinairement vers la fête des Morts, à l'approche de l'hiver, au temps de la quête des vignes? Ils s'en allaient demander l'hospitalité dans les vieux châteaux sur leur route.

A l'entrée de la nuit, les deux pèlerins arrivaient chez le châtelain solitaire : ils montaient un antique perron, mettaient leurs longs bâtons et leurs besaces derrière la porte, frappaient au portique sonore, et demandaient l'hospitalité. Si le maître refusait ces hôtes du Seigneur, ils faisaient un profond salut, se retiraient en silence, reprenaient leurs besaces et leurs bâtons, et, secouant la poussière de leurs sandales, ils s'en allaient à travers la nuit chercher la cabane du labourneur. Si, au contraire, ils étaient reçus, après qu'on leur avait donné à laver, à la façon des temps de Jacob et d'Homère, ils venaient s'asseoir au foyer hospitalier.

Comme aux siècles antiques, afin de se rendre les maîtres favorables — et parce que, comme Jésus-Christ, ils aimaient aussi les enfants, — ils commençaient par caresser ceux de la maison ; ils leur présentaient des reliques et des images. Les enfants, qui s'étaient d'abord enfuis tout effrayés, bientôt attirés par ces merveilles, se familiarisaient jusqu'à se jouer entre les genoux des bons Religieux. Le père et la mère, avec un sourire d'attendrissement, regardaient ces scènes naïves, et l'intéressant contraste de la gracieuse jeunesse de leurs enfants et de la vieillesse chenue de leurs hôtes. Or, la pluie et le coup de vent des morts battaient au dehors les bois dépouillés, les cheminées, les créneaux du château gothique ; la chouette criait sur ses faites. Au près d'un large foyer, la famille se mettait à table : le repas était cordial, et les manières affectueuses. La jeune demoiselle du lieu interrogeait timidement ses hôtes, qui louaient gaiement sa beauté et sa modestie. Les bons Pères entretenaient la famille par leurs agréables propos ; ils racontaient quelque histoire touchante : car ils avaient toujours appris des choses remarquables dans leurs missions lointaines, chez les sauvages de l'Amérique ou chez les peuples de la Tartarie. A la longue barbe de ces Pères, à leur robe de l'antique Orient, à la manière dont ils étaient venus demander l'hospitalité, on se rappelait ces temps où les Thalès et les Anacharsis voyageaient ainsi dans l'Asie et dans la Grèce.

Après le souper du château, la dame appelait ses serviteurs, et l'on invitait un des Pères à faire en commun la prière accoutumée ; ensuite les deux Religieux se retiraient à leurs couches, en souhaitant toutes sortes de prospérités à leurs hôtes. Le lendemain, on cherchait les vieux voyageurs : mais ils s'étaient évanouis, comme ces saintes apparitions qui visitent quelquefois l'homme de bien dans sa demeure.

Analyse et étude phraséologique.

I.—Le plan.

- | | | |
|-------------------------------|---|---|
| A. Avant l'hospitalité..... | { | 1. Le fait, en général, des Capucins mendiant.
2. L'époque spéciale du fait.
3. Deux hypothèses : refus ou accueil. |
| B. Pendant l'hospitalité..... | { | 1. Les enfants et les Capucins.
2. Le père et la mère et leurs hôtes.
3. Le repas hospitalier.
4. La demoiselle du lieu.
5. L'entretien des Religieux.
6. Rapprochement : souvenirs anciens. |
| C. Après l'hospitalité..... | { | 1. La prière en commun.
2. Le repos nocturne.
3. Le départ matinal. |

II.—Phraséologie.

1. " Qui de nous..." Phrase indépendante interrogative — " voyageant..." part. prés. se rapportant au complément et qui équivaut à une propos. circonstancielle de temps: " lorsqu'ils voyagent ".

Les quatre mots ou locutions " campagnes, fête des Morts, approche de l'hiver, temps de la quête " forment un développement par *accumulation* qui substitue au terme vague et général, une partie de la série qu'il représente.

2. " Ils s'en allaient demander " = " ils demandaient autour d'eux " : Donc " s'en allaient " est un verbe intransitif qui joue le rôle d'un auxiliaire.

3. " A l'entrée de la nuit " = quand la nuit approchait ; on voit que la locution est préférable à la prop. circonst. de temps :—"deux pèlerins " mot imagé, pris par extension ;—" ils montaient ... mettaient ... frappaient ... demandaient ... " : remarquez l'art. d'user de propos. principales en les juxtaposant au nombre de trois, quatre, cinq ensemble ; notez aussi leurs compléments directs ou indirects, simples ou composés. Voilà une belle phrase à imiter à l'occasion : les idées sont inspirées par l'observation.

" Si le maître..." Voici une variété : l'usage d'une propos. conditionnelle ; parfois on en met deux ou trois ;—" hôtes du Seigneur " troisième et gracieuse appellation qui désigne les Capucins ;—mêmes remarques sur " ils faisaient... se retiraient... reprenaient..." ; puis, avant le quatrième verbe, un part. présent " secouant la poussière..." = après qu'ils eurent secoué.

" Si, au contraire..." ; seconde supposition ; la phrase est agencée d'une nouvelle manière avec un seul verbe principal : " ils venaient."

4. " Comme aux siècles..." est une prop. elliptique = comme lorsque l'on vivait aux siècles ; puis quelle richesse ! " afin de..." prop. finale qui indique le but d'une action ; incidente causale " et parce

que...”—“ils commençaient” verbe principal; “par” est explétif; “caresser” est complément direct du verbe; —“ils présentaient” : le point virgule a permis de supprimer la conj. : *et*

“qui s'étaient enfuis” : voici la première prop. relative; “tout” ad-
verbe; “effrayés” adjectif; tandis que “attirés” est un part. pass. ex-
plicitif; —“jusqu'à se jouer” inf. compl. circonst. marquant la consé-
quence; “bons Religieux” quatrième dénomination.

Il est inutile, croyons-nous, de prolonger cette étude d'analyse logique et phraséologique. Ce qui précède paraît suffisant pour amener les élèves à ne point se désintéresser de la texture des phrases, de leurs variations, de leur caractère propre et individuel.

Une application suivie—renouvelée souvent—est de nature à rendre ce travail aussi attrayant que fructueux. Il n'y a point de succès dans l'art d'écrire sans une sérieuse attention à ces menus détails si communément négligés.

On sait d'ailleurs que Chateaubriand est un artiste de style, et que l'étude de ses textes ne pourraient manquer d'être utile à tous.



DEVOIRS D'ÉLÈVES.

I.—Le Football.

Le jeu est un divertissement naturel à l'homme. Au témoignage de l'histoire, il était en honneur chez les anciens, grecs et romains : Homère et Virgile en ont laissé de poétiques descriptions.

Au Canada — comme en Angleterre et aux États-Unis — la tradition accueille les jeux publics où paraissent des joueurs de profession ou des groupes d'amateurs. L'on ne peut qu'applaudir à la plupart des amusements qui rapprochent les classes, bien que les goûts du public s'abaissent parfois à des spectacles qui rappellent trop les combats des gladiateurs, par exemple la *boze* américaine.

Mais qui n'approuverait les jeux qui s'échelonnent selon les saisons, — le *hockey* en hiver, le *Base-Ball* (jeu de paume) au printemps, le jeu de *Crosse* en été, le *Football* en automne? On ne peut se défendre du souvenir des boutades que Pascal a écrites sur le divertissement :

— "L'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion; et il est si vain que, étant plein de mille causes d'ennui, la moindre chose, comme une *balle* qu'il pousse, suffit pour le divertir."

Et ce n'est pas seulement pour bannir l'ennui que le jeu est moral ; c'est parce qu'ils détournent la foule d'excès plus graves et de pis encore.

* * *

Le *football* se joue en octobre et en novembre, l'après-midi de chaque samedi. Les étudiants des Universités se liquent entre eux, ainsi que les jeunes gens des principales villes, Ottawa, Montréal, Toronto, Hamilton... Comme la plupart des usines, des manufactures et des bureaux ferment partout à une heure, le samedi, le public se porte en foule, au nombre de plusieurs milliers, au terrain spécialement approprié au jeu : c'est à la fois, pour les clubs, l'occasion d'une recette pécuniaire et d'un intérêt local, national même. Entre spectateurs l'intérêt se partage, grâce au pari mutuel; par malheur, les paris dépassent souvent les limites de la modération et de la prudence.

Le terrain se dessine en un rectangle de cent verges de long et de cinquante en largeur : les côtés opposés du rectangle, mis en relief par un tracé en chaux délayée, sert d'arène aux joueurs ; c'est le champ clos où vont se disputer les lauriers vainqueurs. Au centre des côtés extrêmes s'élevaient deux piquets de quinze verges de haut, unis par une barre transversale : cette barre entre dans la combinaison du jeu et dans le calcul des points à compter. Un manteau de gazon recouvre tout le rectangle. Pour accroître l'intérêt et pour guider le public et les joueurs, on le coupe au milieu d'une ligne à la chaux — la ligne des cinquante verges.

lesquelles se divisent encore en lignes de vingt-cinq. Une palissade en planches jointes, clôture le terrain et met les joueurs à l'abri de la curiosité populaire: il faut se munir, à prix d'argent, d'un billet numéroté qui donne accès sur l'estrade, dont le milieu offre des sièges réservés.

Vingt-huit lutteurs entrent dans l'arène, costumés en habits de couleurs distinctes: on les discerne aisément ainsi dans la mêlée. Deux arbitres les accompagnent pour surveiller les mouvements, faire observer les conventions du jeu, trancher les différends et punir les coupables: le premier seul juge en dernier ressort et prononce sans appel; le second n'est qu'un aide qui l'avertit des infractions aux règles: tous deux sont munis d'un sifflet pour les signaux divers.

Sur la ligne du centre, le premier arbitre a placé un ballon ovale, de la grosseur d'une tête humaine: c'est le *football*... en personne!

Quatorze athlètes d'un côté, quatorze de l'autre: il s'agit de franchir, malgré les opposants, la distance qui les sépare des lignes extrêmes, la ligne des *gaules*. Neuf occupent le front contre neuf; puis l'homme du *quart*, puis trois *demis* et enfin le joueur d'*arrière* qui a charge de défendre le rectangle de dix verges au-delà de la ligne. Sur un signal du premier arbitre, le ballon se lance du pied et le jeu bat son plein. La mêlée des dix-huit adversaires d'avant est vive, preste, serrée; les six hommes du milieu se baissent et l'un pousse le ballon du pied; aussitôt le *quart* le ramasse, le frappe lui-même au-dessus des joueurs, ou le projette à l'homme du centre des *demis*, ou s'il aperçoit un passage se fraie un chemin à travers la ligne. Les péripéties de la lutte s'enchaînent, se déroulent, se compliquent, toujours en conformité avec les lois connues de tous, et sous l'œil perçant des deux arbitres. Tour à tour le ballon vole en l'air, court sur la pelouse, ou passe de mains en mains, aux applaudissements de la foule qui se passionne et s'enthousiasme parfois jusqu'au délire frénétique. Il n'est personne qui reste insensible à la vue des poussées, de l'adresse, de l'habileté des joueurs: hommes, femmes et enfants crient et acclament les exploits des héros qui se distinguent.

Une demi heure s'écoule ainsi; témoin des chances diverses de succès ou de méprises: les points se comptent et s'additionnent selon que le ballon touche le sol derrière les *gaules*; si le joueur est contraint par un adversaire de le faire toucher, ce dernier a gagné *un point* pour son groupe; si l'adversaire parvient à le faire toucher lui-même, il en obtient *quatre*.

Après un repos de *dix* minutes, la seconde demi heure se joue avec un acharnement redoublé, jusqu'à la dernière seconde. Le camp qui compte le plus grand nombre de points est le vainqueur de la journée. Aussitôt l'on entoure les joueurs épuisés et haletants; on les félicite et on leur presse la main au milieu de clameurs indescriptibles.

La saison entière impose six parties à quatre clubs de la même union. L'Université catholique d'Ottawa a remporté, cet automne, cinq par-

ties sur les six et s'assure ainsi la victoire finale de 1904 ou le *championnat* de l'Union de Québec.

* * *

Tel est, en résumé, le jeu de *football*. En soi, si l'on supprime rigoureusement la rudesse sauvage et la sournoise trahison, il tend à développer les forces, à tremper le caractère et la volonté des lutteurs, à plaire au public et à captiver son admiration, à moraliser d'une façon indirecte la conscience et les habitudes en attirant à soi l'attention et les sympathies.

Il faut à l'homme des délassements, et ceux qu'il prend au grand air, en éloignant d'autres occasions douteuses, concourent à l'élever et à l'ennoblir.

L. Y.

II.—L'EAU.

Le liquide le plus connu, le plus abondant, le plus nécessaire, c'est l'eau. Dans les desseins de la Providence, elle paraît destinée à des fins multiples, dont l'utilité n'échappe à personne. Comme une immense ceinture, elle enveloppe les trois-quarts du globe terrestre. Tous s'en servent, mais tous n'entendent pas également bien sa nature, ses propriétés, ses avantages, son rôle si important et si universel.

De tous les éléments, il semble le premier, en raison même de ses variétés et de ses formes. Elle est tantôt salée et tantôt douce, ici minérale et là thermale, potable ou non potable... Elle se cristallise comme elle se transforme en vapeur et en nuages, au contact d'une froide ou glaciale atmosphère, du feu ou des rayons solaires. Traversée par la lumière, elle se teint des couleurs de l'arc-en-ciel associées ou séparées : vrai Protée, ses charmes agrément et le disputent à l'utilité même.

* * *

Il est aisé d'en peindre les *splendeurs* et les *avantages* dans l'économie générale de l'univers.

L'eau coule de sa source pour étancher la soif de l'homme, pour abreuver les troupeaux. C'est la boisson naturelle, inoffensive autant que savoureuse. Heureux les peuples qui la préfèrent à toute autre liqueur, que la soif du lucre sert à la plus dégradante des passions!...

En sillonnant les campagnes et les provinces, ruisseaux, rivières, fleuves, "ces chemins qui marchent" (Pascal) embellissent les paysages, facilitent les communications, fertilisent les terres et les plantations. Presque toutes les villes et les bourgs viennent s'asseoir sur leurs rives : elles s'y prêtent à un rôle d'agrément et de salubrité publique. Indépendamment de l'utilité des voies fluviales, qui sont autant de portes ou d'is-

sues largement ouvertes au commerce intérieur et extérieur, les eaux d'un même bassin se vont perdre dans les mers.

Dans l'intérieur des continents, dorment tranquilles et silencieuses les eaux douces des lacs, où prend ses ébats le peuple muet des poissons. L'océan, toujours en ébullition et en effervescence, grâce aux marées, nourrit une infinité d'êtres vivants, d'algues et de plantes, concentre dans son sein tous les tributs des fleuves pour les rendre à l'atmosphère. Celle-ci, qui se charge sans cesse de vapeurs légères et diaphanes, de nuages gracieux ou gigantesques, les déverse en pluies, ici périodiques, là intermittentes, partout fructueuses; ou bien les cristallise en flocons d'ouate, les tamise en gouttelettes de rosée rafraîchissante et féconde, les métamorphose en glaciers éternels au sommet des montagnes. Une partie de ces pluies s'écoule par torrents dans le lit des vallées, entraînent alors dans leur fuite impétueuse les sables et le limon, dont le déplacement engraisse le sol ou modifie les estuaires et les rives; une partie s'infiltré lentement par des canaux invisibles jusqu'à la couche imperméable: elle s'agglomère là et forme des bassins souterrains qui alimentent de nouveau les sources d'eau vive...

Richesse inépuisable, l'eau est aussi la condition de toute culture et de toute vie: là où elle manque, point de végétaux; ni l'homme ni l'animal ne sauraient survivre.

Et si l'eau est le premier des biens agricoles, comme engrais et irrigation fécondante, quelle n'est pas son utilité industrielle et commerciale. Moteur d'une incalculable puissance, elle sert à des fins multiples dans les usines, dans les manufactures, dans les ateliers, dans les moulins de l'univers. Partout l'homme utilise l'énergie des chutes d'eau, ainsi que sa transmutation en vapeur...

* * *

Ainsi la Providence a conféré à cet élément des propriétés et des avantages incomparables. Entre ses mains, c'est un instrument de fléaux terribles aussi bien que de services les plus utilitaires. L'océan sert de tombeau à des milliers de victimes, et le débordement des inondations en a englouti, depuis le déluge jusqu'à nos jours. C'est à la fois un principe de vie et une cause de mort, de germination et de dépérissement, d'opulence et de ruine.

L'homme, roi de la nature, en est également l'esclave ou le serviteur. Il travaille à la dompter, et elle se réserve de le dominer et de le vaincre, quand il lui plaît. Qu'il est grand, mais combien il est petit et faible!... "Une goutte d'eau, une vapeur, a dit Pascal, suffit pour le tuer." Quel roi éphémère que son domaine écrase!

III.—L'Eloquence et la Rhétorique. (1)

N. B. — C'est une leçon, la première si l'on veut, faite à une classe de rhétoriciens. L'essai suivant est un devoir d'élève retouché.

L'éloquence est le talent de persuader par la parole; la rhétorique, l'art de bien dire.

Entre l'une et l'autre existent la même affinité et la même dissemblance qu'entre le langage et la grammaire, entre le raisonnement et la logique, entre la poésie et la poétique. La notion stricte, rigoureuse de l'éloquence se restreint au don, aux aptitudes naturelles à lier les idées en solides raisonnements, à sentir vivement, à la marquer fortement au dehors.

Au reste, le langage se plie à d'autres significations: l'éloquence dans un sens plus étendu, désigne " la force de persuasion qui se trouve même dans les choses "; et ce n'est pas sans raison que l'on dit *l'éloquence des yeux, du geste, des larmes*, et même *du silence*.

La rhétorique, sous forme de leçons orales ou de traités écrits, est l'exposé systématique et méthodique de la nature, des principes, du but, des conditions, des règles théoriques, des procédés pratiques de l'art de la parole.

Si l'on suppose un homme, né éloquent, faisant un habile usage de la rhétorique, il est entré dans la langue d'appeler son *éloquence un art*, un art utile et moral tout ensemble, un art mixte.

D'après ces notions préliminaires, il devient facile de distinguer l'une de l'autre, l'éloquence de la rhétorique.

* * *

Leur distinction se fonde d'abord sur leur *nature* respective. — Eloquence laisse entendre une faculté, un don, un talent, une aptitude originelle au maniement des idées, des arguments, des passions et du langage en vue d'amener la conviction et la persuasion dans les âmes. Rhétorique dénote et circonscrit une méthode, un système ou ensemble de moyens choisis, liés et ordonnés par la raison, en vue d'une fin précise et pratique, à savoir destinés à réaliser un produit artificiel extérieur à la personne qui le crée.

Vous plaît-il d'interroger leur origine? — Il y a eu des hommes éloquents, avant que l'on connût la rhétorique. N'en est-il plus parmi nous qui, sans nulle étude des procédés et des règles, traduisent dans leurs discours les accents de la plus haute éloquence? . . . Les prophètes d'Israël, aussi bien que les héros de l'Iliade et de l'Odyssée, ont été des âmes vibrantes d'éloquence, longtemps avant les codes de l'art de bien dire en Grèce. Cet art précisément ne s'est-il pas formé par l'observation, par

(1) Nous recommandons aux intéressés le bel ouvrage de M. A. CHAIGNET, *La Rhétorique et son histoire*, in-8, Paris, Bouillon.

l'expérience des effets que les hommes éloquents produisaient sur leurs auditeurs?

Par leur *étendue*, l'une se différencie nettement de l'autre.—En général, tout ce qui atteint et frappe fortement l'esprit, tout ce qui émotionne et fait tressaillir le cœur, tout ce qui ébranle et entraîne la volonté, tout ce qui émeut et ravit l'âme humaine, révèle l'action et la présence de l'éloquence véritable. L'on entend dire: " Ces faits, ces chiffres ont leur éloquence." En nous initiant aux secrets de l'art, la rhétorique dévoile la trame du discours et fait mieux goûter les œuvres des orateurs.

Toutefois les frontières se délimitent surtout par les *effets*, les résultats utiles de l'une et de l'autre.—Si la rhétorique seule forme des hommes qui parlent bien, qui argumentent avec clarté, qui réfutent adroitement les sophismes, qui convainquent l'intelligence et trouvent la voie des passions, c'est l'éloquence qui frappe les grands coups, qui secoue, émeut, arrache les pleurs, qui persuade en poussant l'auditeur à agir conformément à ce qu'il vient d'entendre. La rhétorique est un instrument, l'éloquence est une force: l'une et l'autre, comme tous les arts et les sciences sont utiles ou nuisibles selon l'usage que l'on en fait, comme l'eau et le feu.

* * *

Il convient de conclure que toutes deux sont estimables et s'associent dans une mutuelle entente. Sans la rhétorique, l'éloquence demeure inculte et rudimentaire: c'est un tableau sans coloris, une pierre taillée sans place dans l'édifice, un marbre très beau sans ciselure ni sculpture.

Si l'on n'est qu'un *rhéteur* par la science des règles et des préceptes, l'on devient un homme *disert* par la facilité et l'abondance de la parole. Sans doute la nature, le cœur fait l'homme *éloquent*; s'il faut dire que l'on naît *orateur*, ne faut-il pas ajouter qu'on le devient un peu avec la rhétorique? Tout de même, si l'on naît *poète*, si rien ne remplace le "génie", reçu en naissant, ne faut-il pas admettre que l'on devient, par étude et par art, le poète que l'on pouvait être?

A. CARY.

IV.—Les Nuages.

(*Devoir de pensionnaire.*)

Des nuages! Oh! Comme il y en a dans la vie! Ils sont de toutes les espèces, de toutes les couleurs, bleus, rouges, roses; rians, sombres, lourds, légers, passagers; que sais-je? L'expérience fait encore défaut à la jeunesse pour en connaître toutes les variétés, heureusement! Ceux qui appartiennent à la catégorie des joyeux, qui ont la bonne fortune de tout égayer sur leur passage, les rouges, les roses, les légers enfin, toujours accueillis avec joie, sont d'aimables surprises, faisant trêve à la

monotonie des occupations habituelles. C'est une visite agréable et opportune, une excursion rêvée depuis longtemps; la lettre d'une amie qui semblait vous oublier. Oh! quel plaisir! Comme il touche le cœur! et fait lever les yeux vers le ciel.—"D'où viens-tu beau nuage?" comme disait la chanson de nos mères. "Ah! c'est Dieu qui t'envoie. Qu'il soit béni!"

Quelquefois ces jolis nuages viennent à la suite d'un de ces orages accompagnés de tonnerre et d'éclairs qui font couler la pluie des pleurs, et, comme l'arc-en-ciel, ils font renaître en l'âme le sourire de l'espérance.

On rencontre quelquefois des jeunes filles qui n'ont l'air de connaître en fait de nuages, que les gais. Sont-elles à plaindre ou à féliciter? D'autres ont des bons et des mauvais moments. Une tempête sévit: la foudre gronde, et pousse des clameurs menaçantes au milieu de nuages épais. Le cœur se serre, il est effrayé, mais soyez calmes et patientes. Ce sont des nuages qui passent et qui laissent après eux le pur bleu du ciel.

—"Je ne sais, ma chère, disait une jeune fille à sa compagne; mais, je crois que le bonheur me court et je me laisse attrapper, je t'assure."
—"Je le vois bien, dit son amie, triste et rêveuse enfant; aussi, je me demande ce que tu ferais à ma place, alors qu'on s'amuse à me calomnier?"

—"Mais, ma mie, reprit l'espiègle, c'est que je les laisserais s'user à plaisir, ces mauvaises langues; je tâcherais de leur enlever tout vrai motif de s'agiter, puis je mettrai ma réputation entre les mains de Dieu. Voilà l'avocat et le juge des bonnes causes désespérées. Essaye et tu verras! Amie, crois-moi, chaque événement, même fâcheux, a son beau point de vue."
—"Des exemples, s'il te plaît, belle raisonneuse?"
—"En voici: Supposons que je tombe avec mon plus élégant vase de Chine dont je fais mille pièces. Le malheur irréparable! dis-tu. C'est vrai; mais au lieu de m'épuiser en jérémiades inutiles, je me réjouis de ce qu'il n'y ait de brisé que le trop fragile objet. J'aurais bien pu me rompre le cou."
—"Cela arrive."
—"Ce trait suffit-il?"
—"Non."
—"Eh bien! encore... Tu as un magnifique cerisier chargé de belles baies rouges capables de tenter plus d'un œil même réservé. Le feu du ciel détruit un jour, sous tes yeux, et le tronc chéri et les délices qu'il te promettait. Vraiment, c'est déplorable, mais remercions Dieu de n'avoir pas été dessous, ni peut-être dessus... Qui sait?"

L'amie fut obligée de conclure en effet que la leçon de sa compagne avait du bon, et lui promit d'essayer à l'avenir pour ses tristes yeux, de ces bonnes lunettes avec lesquelles on voit tout sous le meilleur jour.

Gounod, le grand musicien, rapporte dans ses Mémoires un fait de sa jeunesse qui va tout-à-fait bien à notre thèse: "Un jour, dit-il, alors que j'étais au collège, je fus puni très sévèrement pour n'avoir pas fait mes thèmes. Une retenue après la classe et quelque chose comme 500 vers à copier! C'était affreux! Je les griffonnais avec cette rapidité négligente, habituelle à tout écolier qui exécute un pensum, quand le

précepteur s'approcha de la table. Après m'avoir observé quelques moments en silence, il pose gentiment sa main sur mon épaule et me dit : " C'est très mal écrit cela, jeune homme."—"Je le crois bien ; mais c'est un pensum aussi, ce n'est pas si aimable."—"Vous avez tort. C'est fatigant et vous le faites mal parce que vous n'y voyez que la pénitence.—Retournez votre lunette.—Ecrivez avec attention et application cette belle page de poésie et vous verrez ce que vous vaudront ces quarts-d'heure d'une réclusion peu enviable, il est vrai, mais bien méritée, avouez-le".—L'écolier obéit et l'avenir prouva si la leçon avait été bien comprise. Sachons donc faire tourner à profit, tant les choses désagréables que celles qui viennent à souhait. Cela ne paraît pas toujours facile ; mais avec un peu de patience, assaisonnée de persévérance, de bon vouloir et de gaieté, on réussirait pour la faim de notre cœur, un plat très succulent et très apprécié qui se nommerait " Bonheur ". Oui, essayons de préparer ces mets délicieux, d'y ajouter quelques grains de douceur, d'en surveiller la cuisson, afin d'en faire cette pâte bien durcie dont, paraît-il, une croquette chaque matin suffit pour embellir la vie.

ALBERTA LAURENDEAU.

* * *

Analyse et critique.

I.—FOXD. Le sujet est bien choisi ; il prête à la description, à l'observation, aux réflexions morales.

Ces réflexions se présentent, dès l'entrée en matière, et l'on voit se dessiner " les nuages " à l'horizon de " la vie ". En vérité, tout est ici leçon morale : il n'est de " nuages " que le titre qui paraît présager une description, qui est absente.

Je le regrette un peu. A mon sens, une légère esquisse traçant au naturel l'alternance des jours, les uns sombres, tristes, " nuageux ", les autres étincelants, gais, radieux, aurait amené l'esprit et l'imagination — grâce à ce préambule — à accueillir avec plus d'agrément la leçon proposée.

Aussi bien, le plan paraît empâté, lourd, sans grâce : où est le *début*, où le *milieu*, où la *conclusion*? Pourquoi se départir de l'art et de ses conseils? Une suite de réflexions appelle un ordre dans l'unité et la gradation, comme toute œuvre écrite : la littérature ne diffère en cela ni de la peinture, ni du dessin, ni de la musique. C'est une méprise que de l'oublier, sinon une ignorance des procédés littéraires.

— " Qu'avons-nous besoin de tant de règles, de conseils, de procédés?... l'on compose naturellement sans toutes ces recettes méticuleuses!..."

— " Pardon!... votre objection vaut pour le négligé de la conversation ; en dehors de là, elle est fautive et réfutable. Lacordaire improvisait... jamais le fond... mais seulement le style ou la forme. Et ce qui est vrai du *sermon*, l'est aussi bien de tout essai littéraire, sinon

vous sortez de l'œuvre artistique, belle, attrayante, qui mérite l'attention, le respect, la sympathie, l'admiration.

“ Quelles que soient les fleurs, si vous me les présentez sans ordre, me les jetant à travers la figure, vous en diminuez le prix et la beauté à mes yeux ”. . . Je ne pense pas être seul à *penser* ainsi.

II.—FORME. Le style de cette composition est inégal, sans nouveauté, sans parfum : tout le monde écrit comme cela. Ce qui veut dire — en bon français — que ce n'est *aucun style*.

— “ Pourquoi ? direz-vous sans doute ”.

— “ Nous l'avons écrit vingt fois ici : parce que vous usez du *langage familier* :— “ Oh ! comme il y en a dans la vie !. . . Ils sont de toutes les espèces . . . etc., etc. ” ;— parce que vous employez les *locutions toutes faites*, à l'usage de tous :— “ . . . viennent à la suite de . . . on rencontre quelquefois . . . ont *des* bons et *des* mauvais moments . . . la foudre gronde . . . etc., etc. ” ; je sais bien que la partie dialoguée du devoir admet plus de laisser-aller ; mais encore faut-il songer à l'agrément et à la beauté de ce langage !. . .

En résumé, votre dessein est bon, beau, superbe ; on ne le sent réaliser qu'à moitié ; vous vous êtes contentée du trop facile, je le crains. Vous pouvez assurément mieux traiter un sujet, et l'on ne saurait trop redire : “ Remettez votre ouvrage sur le métier ”. Non certes que je condamne cet essai : fond et forme intéressent quand même, mais il est permis de demander plus et mieux, pour devenir quelqu'un et soi-même.

Si la critique paraît sévère, elle souhaite d'être loyale, sincère, concluante : la vérité ne saurait déplaire aux personnes d'esprit.



NOTIONS DE PHILOSOPHIE

XV Leçon.—LA SENSIBILITÉ.

Art. IV.—L'Instinct.

I. DÉFINITION.—L'instinct — proprement dit — est une tendance innée et aveugle à rechercher certaines fins par des moyens non prémédités.

Par ex. : la marche, le repos, le vol des oiseaux. L'abeille construit sa ruche, l'oiseau son nid par instinct.

Tel est l'instinct : il suggère *et* la fin *et* les moyens : c'est lui qui conduit les animaux.

Chez l'homme, la première enfance appartient aussi à l'instinct : c'est lui qui porte l'enfant à s'abreuver au sein maternel. Même après le réveil de la raison et de la volonté, il garde une activité dont il faut tenir compte. On peut attribuer à l'instinct ces jugements qui précèdent beaucoup de nos décisions et qui deviennent si vite des préjugés. Il est difficile le plus souvent de déterminer pourquoi tel objet attire ou repousse, pourquoi telle personne déplaît, telle autre nous est sympathique.

L'homme qui se laisserait conduire par ces premières impressions, serait un insensé, esclave de ses goûts et de ses passions ; mais l'homme qui ne consulterait pas ses penchants naturels, ses goûts et ses jugements instinctifs, serait peut-être non moins imprudent. Que de fois les premiers jugements ont été, à l'examen, reconnus les meilleurs. Néanmoins, il convient de les soumettre à la raison.

II. Classification.—Les instincts sont :

a) **Individuels**, c'est-à-dire qu'ils ont pour but la conservation de l'individu, comme celui de nutrition, de chasse, de migration.

b) **Domestiques**, s'ils ont pour fin la conservation de l'espèce, comme les industries des oiseaux pour contruire leurs nids.

c) **Sociaux**, s'ils donnent naissance aux sociétés animales, comme chez les abeilles, les fourmis, les oiseaux voyageurs.

III. Caractères.—L'instinct offre certains caractères *essentiels*, que l'on retrouve sous la variété des fins qu'il recherche. On peut les ramener à deux principaux dont les autres découlent. L'instinct est :

1° **Inné** : antérieur à toute expérience et à toute éducation. L'animal l'apporte en naissant, comme le patrimoine commun de l'espèce. De là,

a) *L'uniformité*, le même dans les individus d'une même espèce. Ainsi chaque espèce d'oiseaux fait son nid, les abeilles construisent leurs cellules, les castors leurs digues, de la même manière.

b) *La perfection immédiate*. Tandis que les facultés humaines se forment et se polissent progressivement, l'instinct animal est du premier

coup, sans tâtonnement et sans apprentissage, ce qu'il doit être. Ainsi, dès la première fois, les araignées tissent merveilleusement leurs toiles.

c) *La fixité*. Il reste ce qu'il était tout d'abord ; étant parfait dès l'origine, il ignore le progrès : il est invariable, immuable, stationnaire. Les abeilles recueillent leur miel et arrondissent leurs alvéoles ni mieux ni plus mal qu'au temps où Virgile chantait harmonieusement leurs travaux. Tandis que l'activité humaine est indéfiniment perfectible, il est, lui, incapable de pressentir les difficultés imprévues.

Il convient de remarquer toutefois que, lorsque changent le milieu et les circonstances, les actes instinctifs peuvent subir des modifications et des adaptations nouvelles : ce ne sont pas des *progrès*.—“ Progresser, c'est aller du mal au bien, du bien au mieux ; s'adapter, c'est changer de manière d'agir pour conserver le même bien-être. Changer de vêtements selon les saisons, c'est s'adapter.”

La perfectibilité animale est donc bornée aux détails ; mais combien les industries humaines n'ont-elles pas progressé depuis Virgile et Aristote !... On voit combien la raison, la réflexion, la liberté sont au-dessus de l'instinct.

2° *Aveugle* : l'animal, agissant sous l'impulsion de l'instinct, ne se rend compte ni de la fin poursuivi ni des moyens employés. Les abeilles, en façonnant leurs rayons avec un art si délicat, ne se doutent point qu'elles juxtaposent des figures géométriques, des hexagones d'une régularité si irréprochable qu'elles mériteraient—à-t-on dit spirituellement—d'entrer à l'Académie des sciences, si elles avaient conscience des prodiges qu'elles accomplissent : l'enfant qui est allaité n'a aucune idée de la faim ou de la soif, ni de la nutrition de sa vie : il sent le besoin, il en souffre, il l'apaise.

De là :

a) *La fatalité* de l'instinct. Entraîné vers une fin qu'il ignore, l'animal est incapable de choisir entre divers moyens pour y arriver : il subit nécessairement la poussée de l'instinct, il ne la dirige point. Ainsi, l'instinct agit en moi et même malgré moi. Quand je perds l'équilibre et que mes mains s'avancent aussitôt pour protéger le corps dans sa chute, c'est là un mouvement que je ne commande pas et qui s'accomplit sans aucune participation de ma volonté : il est fatal.

b) *La spécialité* de l'instinct. Il n'est pas comme la raison “ un instrument universel, qui peut servir en toutes sortes de rencontres ” (Descartes) ; ce n'est pas une aptitude générale qui puisse s'appliquer à mille fins, mais c'est une aptitude particulière et précise : l'oiseau est fait pour bâtir tel nid, et non pas un nid quelconque. L'animal est un *spécialiste*.

C'est ce qui a amené Voltaire à écrire :—“ L'abeille est admirable, mais c'est dans sa ruche ; hors de là, l'abeille n'est qu'une mouche.”

IV. ORIGINE ET NATURE DE L'INSTINCT.

L'on a tenté diverses théories pour les expliquer : beaucoup constituent des solutions erronées et dangereuses.

I. MONTAIGUE (1533-92) a dit, dans ses *Essais*,

“ *L'instinct est une forme de la raison* ”.

I. MONTAIGNE (1533-92) a dit, dans les *Essais*: *L'instinct est une forme de la raison.*

Pascal écrit de cette formule:—“ C'est la boutade d'un sceptique, qui se complait à froisser la superbe raison par ses propres armes et à précipiter l'homme dans la nature des bêtes ”.

Bossuet écrit aussi:—“ Admirons dans les animaux, non point leur finesse et leur industrie—car il n'y a point d'industrie où il n'y a point d'invention; mais la sagesse de Celui qui les a construits avec tant d'art qu'ils semblent même agir avec art.”

II. DESCARTES (1596-1650) a dit, dans son *Discours sur la méthode*:
“ *L'instinct est un pur mécanisme* ”.

Cette théorie supprime dans les animaux toute raison et toute sensibilité: l'animal est une machine, mieux construite sans doute et plus parfaite que celles de l'industrie humaine; c'est un automate.

Madame de Sévigny et La Fontaine ont spirituellement combattu cette sottise. Il suffit de lire la fable *Les deux Rats, le Renard et l'oeuf*.

III. CONDILLAC (abbé de), (1715-80) a écrit dans le *Traité des animaux*:

“ *L'instinct est une habitude individuelle* ”.

Erreur! Pour créer l'habitude, il faut la raison, la réflexion, la liberté, sinon l'habitude se confond avec l'instinct, et alors...

Est-ce que les tortues et les canards ne vont pas droit à l'eau qu'ils n'ont jamais vue? Est-ce que l'abeille ne réussit pas ses alvéoles du premier coup?

Donc si l'habitude intervient, c'est après; mais alors elle ne saurait être l'origine de l'instinct lui-même.

IV. SPENCER (1820-1903) a écrit dans *Principes de Psychologie*:

“ *L'instinct est une habitude héréditaire* ”.

Lamarck et Darwin ont soutenu cette opinion.—C'est à tort. Car si l'instinct n'est pas une habitude, dans le vrai sens du mot, comment cette habitude peut-elle se transmettre par hérédité?

Comment aussi, dans cette hypothèse, les premiers animaux ont-ils pu vivre? Ils n'avaient pas encore d'habitudes héréditaires, ils ne pouvaient donc avoir aucun instinct. Et qui niera cependant que celui-ci ne soit nécessaire à sa conservation?... C'est absurde.

CONCLUSION.—Il importe de conclure que l'instinct diffère profondément soit de l'habitude, soit de la liberté.

L'habitude est une disposition acquise à produire certains actes; l'instinct est une aptitude primitive et spontanée, émanant de la nature...

Les actes libres sont essentiellement éclairés et réfléchis; les instinctifs sont aveugles, irréfléchis, inconscients. L'instinct est commun à l'animal et à l'homme; la liberté est l'apanage exclusif de la raison et de la volonté.

Il est aisé dès lors d'apprécier la moralité des actions instinctives—elle est nulle;—des actions libres—elle engendre la responsabilité, —des habitudes acquises — elle est en raison de l'intervention de la liberté elle-même.

SUPPLEMENT

I.

Vers pour le portrait de M. Racine.

(1699.)

Du théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle et ses écrits,
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

BOILEAU.

II.

Le débiteur reconnaissant.

(1681.)

Je l'assistais dans l'indigence:
Il ne me rendit jamais rien;
Mais, quoiqu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffrait ma présence.
Oh! la rare reconnaissance!

BOILEAU.

III.

En avant!

1

Le tambour bat, le clairon sonne;
Qui reste en arrière?... Personne!
C'est un peuple qui se défend.

En avant!

2

Gronde, canon; craque, mitraille!
Fiers bûcherons de la bataille,
Ouvrez-nous un chemin sanglant:

En avant!

3

Le chemin est fait; qu'on y passe!
 Qu'on les écrase, qu'on les chasse!
 Qu'on soit libre au soleil levant!
 En avant!

4

Allons! les gars au cœur robuste,
 Avançons vite, et visons juste,
 La France est là qui nous attend.
 En avant!

5

Leur nombre est grand dans cette plaine:
 Est-il plus grand que notre haine?
 Nous le saurons en arrivant.
 En avant!

6

Leurs canons nous fauchent? Qu'importe.
 Si leur artillerie est forte,
 Nous le saurons en l'enlevant.
 En avant!

7

Où nous courons? où l'on nous mène?
 Eh, si la victoire est prochaine,
 Nous le saurons en la trouvant.
 En avant!

8

En avant! tant pis pour qui tombe,
 La mort n'est rien. Vive la tombe,
 Quand le Pays en sort vivant!
 En avant!

PAUL DÉROULÈDE.

IV.

Discours de M. E. Faguet.

LE RIRE.

Il y a un rire dont on ne parle pas assez et qui est bien plus recommandable: c'est le *rire gai*.

C'est le rire de la joie de vivre et de se sentir bien portant de corps et d'âme. Ce rire-là, mes enfants, c'est un rire de reconnaissance envers le Créateur, et donc, c'est une espèce de prière.

Je vous souhaite de faire votre prière du matin, votre prière du soir et une petite oraison vers midi. Ne vous scandalisez pas. Je suis, ce disant, beaucoup plus d'église que vous ne croyez peut-être. Les Religieux et les Religieuses, non seulement pratiquent la gaieté, mais se la commandent : c'est une de leurs règles. Il faut être gai, et il faut rire en récréation, comme il faut être sérieux dans la méditation et dans le travail.

Ils ont parfaitement raison. Ce sont de très bons psychologues. Ils savent que la gaieté est témoignage d'une bonne conscience, bien entendu ; mais ils savent aussi qu'elle la donne, qu'elle contribue à la donner. Ils connaissent l'influence, qui est considérable, de l'extérieur sur l'intérieur, du geste sur la pensée, de l'attitude sur l'âme. Comme Pascal soutenait, non sans cause, que la pratique conduit à la foi—à la condition, je crois, que la foi suggère déjà un peu la pratique,—de même ils pensent que le rire, témoignage de la paix du cœur, amène peu à peu le cœur à la paix.

L'uniforme, comme vous le savez, influe sur le tour des pensées et des sentiments. Voyez le mien, comme il me rend sérieux ! Eh bien ! la gaieté est l'uniforme de la bienveillance : il finit par la faire pénétrer jusqu'au fond du cœur.

Prenez souvent cet uniforme-là ; si vous voulez que je fasse appel à votre coquetterie, songez que, de tous, c'est celui qui vous va le mieux. Souriez. Le sourire, c'est la nature en permission. Riez. Le rire, c'est la nature en vacances.

Riez, même en classe. Il y a même en classe du temps pour tout ; et je connais assez vos maîtres pour savoir qu'ils ont le travail facile, l'enseignement gai, parce qu'ils sont assez forts pour que l'un et l'autre ne leur coûte aucune peine. Nous vous les faisons comme cela. Que celui qui n'a jamais ri nous jette la première pierre.

Il y a eu un fondateur de l'une de nos trois républiques qui disait, très vieux :

— « Il faut prendre tout au sérieux, rien au tragique. »

C'était une parole profonde. Faites toujours ainsi.

Je passe une partie de ma vie à analyser des tragédies et des comédies. Au fond, je ne les aime ni les unes ni les autres : je ne les aime qu'esthétiquement. La tragédie fait pleurer et la comédie fait rire les hommes : il ne faut ni pleurer ni rire tristement. Il faut rire, comme si le rire était un signe de gaieté. Je vous souhaite une *gaieté joyeuse*. Elle est agréable à Dieu, aux hommes, à soi-même.

On ne sait pas combien de devoirs on accomplit en riant aux éclats. Je crois bien que toute la morale est dans la gaieté.

Je vous vois tout à fait en train de pratiquer cette morale recommandable.

Cela m'avertit que je n'ai pas besoin de vous donner plus longtemps des conseils.

Un rondeau.

Dans son assiette arrondi mollement,
 Un pâté chaud, d'un aspect délectable,
 D'un peu trop loin m'attirait doucement,
 J'allais à lui; votre instinct charitable
 Vous fit lever pour me l'offrir galement.

Jupin, qu'Hébé grisait au firmament,
 Voyant ainsi Vénus servir à table,
 Laissa son verre en choir d'étonnement
 Dans son assiette.

Pouvais-je alors vous faire un compliment?
 La grâce échappe, elle est inexprimable;
 Les mots sont faits pour ce qu'on trouve aimable;
 Les regards seuls pour ce qu'on voit charmant;
 Et je n'eus pas l'esprit en ce moment
 Dans son assiette.

ALF. DE MUSSET.

VI.

Les Hirondelles.

1

Captif au rivage du Maure,
 Un guerrier, courbé sous ses fers,
 Disait — " Je vous revois encore,
 Oiseaux, ennemis des hivers.
 Hirondelles, que l'espérance
 Sait jusqu'en ces brûlants climats,
 Sans doute vous quittez la France:
 De mon *pays* ne me parlez-vous pas?

2

" Depuis trois ans, je vous conjure
 De m'apporter un souvenir
 Du vallon où ma vie obscure
 Se berçait d'un doux avenir.
 Au détour d'une eau qui chomîne,
 A flots purs, sous les frais lilas,
 Vous avez vu notre chaumière;
 De ce *vallon* ne me parlez-vous pas?

3

L'une de vous peut-être née
 Au toit où j'ai reçu le jour;
 Là, d'une mère infortunée

Vous avez dû plaindre l'amour.
 Mourante, elle croit à toute heure
 Entendre le bruit de mes pas;
 Elle écoute, et puis elle pleure:
 De son *amour* ne me parlez-vous pas?

4

Ma sœur est-elle mariée?
 Avez-vous vu de nos garçons
 La foule aux noces conviées,
 La célébrer dans leurs chansons?
 Et ces compagnons du jeune âge
 Qui m'ont suivi dans les combats.
 Ont-ils tous revu le village?
 De tant d'*amis* ne me parlez-vous pas?

5

Sur leurs corps l'étranger peut-être
 Du vallon reprend le chemin;
 Sous mon chaume il commande en maître;
 De ma sœur il trouble l'hymen.
 Pour moi plus de mère qui prie,
 Et partout des fers ici-bas.
 Hirondelles de ma patrie
 De ses *malheurs* ne me parlez-vous pas?

BÉRANGER.

VII.

La liberté en France.

(4 octobre 1904.)

Nous croyons avoir changé. Hélas! nous sommes toujours les mêmes. Oh! certes, nous sommes très fiers, quand nous avons démoli quelque chose; nous démolissons même sans trop regarder ce que nous faisons, pour le seul plaisir de démolir,—comme un esclave ivre qui brise tout, excepté ses chaînes. Efforts vains, vaines secousses!

Ce que nous appelons la *liberté*, c'est de mettre d'autres maîtres dans la maison. Nous ne comprenons pas, nous ne pouvons pas comprendre: nous n'avons jamais été libres.

Les peuples vraiment libres,—les Suisses, les Anglais,—savent, en effet, concilier l'esprit de tradition et l'esprit de progrès. Ils ne renversent pas de fond en comble leurs vieilles traditions ni leurs vieux monuments; mais ils en créent d'autres, approprient ce qu'ils peuvent du passé au présent, et dans les anciennes institutions font pénétrer un sang nouveau.

Nous, nous faisons tout le contraire. Nos résolutions sont toujours celles dont parlait La Bruyère; elles consistent à casser les lanternes et à transformer les enseignes. Nous nous ruons sur les apparences—apparences souvent pittoresques et respectables,—mais nous laissons soigneusement subsister le fond. Au passé nous supprimons les beautés et l'éclat; nous conservons, et parfois nous empirons tout ce qu'il en fallait détruire, et de laid et d'indigne. Nous renversons la croix, et nous en faisons un gibet. Je le répète, nous ne pouvons pas savoir, nous n'avons jamais été libres.

Il ne faut pas nous promettre la liberté, quand nous sommes sages: car nous n'aurons la sagesse que lorsque nous aurons eu la liberté. La liberté seule peut nous conduire à la sagesse, comme elle y a conduit d'autres peuples.

C'est une amère plaisanterie que de dire à un homme, dont les pieds sont liés:

— "*Montre-moi comme tu sais marcher, avant que je te délie.*"

Eh! mon ami, délie-moi d'abord,—sans quoi... je ne puis marcher.

H. MARET.

N. B.—*De diverses maisons d'enseignement, on nous a demandé de mettre la REVUE à la portée, simultanément, des classes élémentaires, moyennes et supérieures.*

Dès le mois de janvier 1905, nous nous empresserons de répondre à ce désir d'une manière pratique et didactique. Nous comptons sur les avis des Maîtres et des Maîtresses, en ce qui concerne ce travail et sur le zèle à faire adopter la REVUE par leurs élèves, au prix de 50 cents.

TABLES DES MATIERES

I.—Partie Théorique: Principes de Littérature.

II—Section: La Poésie.

I.—La Versification.

I.	Leçon :	La poésie en général..	1
II.	“ :	Les éléments de la poésie..	43
III.	“ :	La versification: mesure..	85
IV.	“ :	La structure: élision, césure, enjambement..	134
V.	“ :	“ “ : rime..	181
VI.	“ :	“ “ : harmonie..	225
VII.	“ :	“ “ : licences poétiques..	267
VIII.	“ :	La disposition: stances..	303
IX.	“ :	“ “ : stances paires..	341
X.	“ :	“ “ : stances impaires..	377

II.—Petits genres et genres secondaires.

1.	Division générale des genres..	3
2.	Petits genres: Sonnet, Ballade..	47
3.	“ “ : Epigramme, Madrigal, Rondeau, Triolet..	90
4.	“ “ : Inscription, Epitaphe, Charade, etc..	136
5.	Genres secondaires: Poème didactique: histoire littéraire ..	184
6.	“ “ : Epitre, Parodie, Travestissement, Satire	228
7.	“ “ : Fable, Conte, Poème héroï-comique ..	270
8.	“ “ : Lyrisme: sources, forme..	306
9.	“ “ : Ode, Elégie	345
10.	“ “ : Autres formes: cantique, cantate	381

III.—Notions fondamentales de correction et de composition.

1.	Vocabulaire. A. Richesse: étymologie, sens..	7
2.	“ “ “ : formation, imitation, dérivation	50
3.	“ “ “ : étude des synonymes..	94
4.	“ “ “ : étude du dictionnaire..	140
5.	“ “ “ : lecture expliquée, leçons, description, traduction..	188
6.	“ B. Propriété des termes..	234
7.	“ C. Relief de l'expression..	274

8. Syntaxe phraséologique: les tours de phrase.	310
9. " " : la phrase: proposition.	348
10. " " : " " : propositions.	386

II.—PARTIE PRATIQUE.

I.—Explications d'auteurs.

A.—CHATEAUBRIAND.

1. Le Chrétien mourant: idées, mots, phrases.	8
2. Le nid de bouvreuil.	14
3. Le serpent et le Canadien.	55
4. Le bégaiement de l'enfant.	60
5. L'astronomie des premiers temps.	100
6. Migration des oiseaux.	142
7. Les marais.	147
8. Au milieu de l'Atlantique.	192
9. La prière du soir à bord d'un vaisseau.	196
10. Une nuit dans les solitudes du Nouveau-Monde.	237
11. Le dimanche de l'homme des champs.	282
12. Les funérailles du laboureur.	283
13. Les rogations.	317
14. Un missionnaire du Nouveau-Monde.	354
15. Les Capucins.	396

B.—RACINE: *Esther*.

1. Acte 1. <i>Scène 1</i>	104
2. " I. <i>Scène 1 (Suite)</i>	152
3. " I. <i>Scène 2</i>	200
4. " I. <i>Scène 3</i>	240
5. " I. <i>Scène 4</i>	285
6. " I. <i>Scène 5</i>	320

C.—FÉNELON: *Lettre à l'Académie*.

1. Introduction de la Lettre.	326
2. Le Dictionnaire.	356
3. Projet de grammaire.	394

D.—BOILEAU: *Art poétique*.

1. Entrée en matière: <i>avant la composition</i>	351
---	-----

II.—Compositions et devoirs d'élèves corrigés.

1. Les nids: texte et correction	21
2. Notre classe	26
3. Mon encrier.. .. .	63
4. L'année nouvelle	66
5. Joas et Louis XVII.. .. .	110
6. L'incendie de l'Université d'Ottawa.. .. .	118
7. Le pain	157
8. Mon pupitre	165
9. La cloche au pensionnat	167
10. Mon Dé	204
11. Le parapluie	206
12. Ma corbeille à ouvrage	246
13. Ma chambrette bleue	248
14. Boileau	289
15. Le désir	290
16. Le littérateur	292
17. Histoire de deux tiges-de lis.. .. .	312
18. Lettres d'excuses: à un Supérieur, à des parents.. .. .	359
19. L'étude et le plaisir.. .. .	362
20. Le Football.. .. .	400
21. L'eau.. .. .	402
22. L'éloquence et la rhétorique.. .. .	404
23. Les nuages.. .. .	405

III.—Notions de philosophie.

1. Composition: La philosophie au pensionnat.. .. .	29
2. La sensibilité: les émotions.. .. .	69
3. Esquisse de composition.. .. .	72
4. La sensibilité: les sensations et les sentiments.. .. .	113
5. Composition	115
6. La sensibilité: les inclinations: physiques.. .. .	170
7. " " : " " : morales	210
8. Essai de composition.. .. .	211
9. La sensibilité: les inclinations: sociales.. .. .	213
10. " " : " " : électives, domestiques.. .. .	256
11. " " : " " : corporatives	294
12. " " : " " : humanitaires	329
13. L'instinct et ses caractères.. .. .	409

IV.—Poésies.

1. Sonnet à Marie: ROCHEFORT: analyse.. .. .	16
2. Palais de neige: TEXIER: sonnet.. .. .	20
3. Vieux nids: TEXIER: sonnet.. .. .	20
4. Le nid de Bouvreuil.. .. .	39

5. Sonnet: les règles du sonnet.. .. .	48
6. La ballade: les Feuilles nouvelles par T. BOTREL.. .. .	48
7. Un cri d'indignation chrétienne par T. BOTREL.. .. .	74
8. La feuille blanche: R. P. HUGON, O.P.. .. .	78
9. Philosophie du bonnet de coton.. .. .	81
10. Rondeau: exemple et précepte.. .. .	92
11. Triolet: exemple et précepte.. .. .	93
12. Les prunes: A. DAUDET, triolets liés.. .. .	127
13. Vilanelle: La marquise Aurore.. .. .	128
14. Le lis: sonnet de M. LEMAY.. .. .	130
15. Messe basse: sonnet par MAD. LUCIE FAURE.. .. .	131
16. Les œuvres du vent: tercets de M. L. MERCIER.. .. .	177
17. Le Christ hors la loi: quatrains de M. F. COPPÉE.. .. .	218
18. A. M. Loubet: quintains de M. T. BOTREL.. .. .	222
19. A mon habit: épître de SEDAINE.. .. .	252
20. Désolation: Jambes d'A. BARBIER.. .. .	253
21. A mes deux mères, par M. W. CHAPMAN.. .. .	259
22. La sensitive de la violette: fable.. .. .	277
23. La locomotive et le cheval: fable.. .. .	279
24. La lampe du jardin: fable.. .. .	280
25. Critique d'une fable.. .. .	281
26. Légende de Noël: la dernière bûche: BOTREL.. .. .	333
27. L'abeille et l'enfant.. .. .	365
28. Le langage du papillon.. .. .	372
29. Le berceau et la tombe: H. VIOLEAU.. .. .	374
30. L'écho, de M. F. COPPÉE.. .. .	375
31. Vers de Boileau.. .. .	412
32. En avant! Chanson guerrière de P. DÉROULÈDE.. .. .	413
33. Un rondeau de MUSSET.. .. .	414
34. Les hirondelles, par BÉRANGER.. .. .	415

V.—Supplément.

1. La traversée des animaux.. .. .	35
2. Rostand académicien.. .. .	35
3. Chanteurs nocturnes, par le marquis de Ségur.. .. .	37
4. L'hymne national anglais.. .. .	39
5. Les deux noblesses.. .. .	41
6. Un cri héroïque.. .. .	74
7. Un Académicien sacrilège: PIERRE LOTI.. .. .	75
8. La coiffure de sainte Catherine.. .. .	77
9. Herbert Spencer.. .. .	77
10. Comment l'avenir écrira l'histoire.. .. .	79
11. Lettre d'une ancienne pensionnaire.. .. .	80
12. Le sommeil de Jésus.. .. .	129
13. Méthode pour classer les notes de lecture.. .. .	130

14. Notes de voyage en Amérique: CHATEAUBRIAND.. .. .	173
15. Une première et dernière communion.. .. .	175
16. La beauté de Marie.. .. .	178
17. Bibliographie: <i>Horizons intellectuels</i>	179
18. Lettre de leurs E. E. les cardinaux Langénieux et Richard..	215
19. Une insanité de M. H. LE ROUX.. .. .	220
20. Bibliographie: <i>Poésies canadiennes</i> de M. Chapman.. .. .	259
21. Après le collège: <i>Horizons intellectuels</i>	264
22. L'art de se faire écouter: H. DAMIEN.. .. .	266
23. L'expulsion des Oblats.. .. .	297
24. Expulsés.. .. .	298
25. Bibliographie: JEAN TALON, par T. CHAPAIS.. .. .	332
26. Sous les pins, par A. POISSON.. .. .	332
27. Carleton, comté de Bonaventure.. .. .	334
28. Le Juniorat du Sacré-Cœur.. .. .	339
29. L'Université d'Ottawa.. .. .	371
30. Les Gouttelettes, par M. A. LEMAY.. .. .	375
31. Discours de M. J. FAGUET: Le rire.. .. .	413
32. La liberté en France.. .. .	416

